

Collectif

AU PARFUM DE LA ROSE

Déambulation olfactive

Éditions M. Verlaine



Collectif

Au parfum de la rose

Déambulation olfactive

Éditions Verlaine

Atelier Odorama

Exemplaire gratuit disponible au
format numérique sur
editions-verlaine.fr.

SOMMAIRE

Avant-propos	11
Une courte histoire de rose	15
La Rencontre tardive	19
Le Jardin suspendu	23
Couperose.....	29
Promesse mystique.....	31
La Rose Rimbaud	33
Marbre Sang.....	35
Je te hume	47
The Soul of the rose	49
Mené par le bout du nez	61
Rosa Carris	69
Gunthel und Wardā	73
De la rosée de nos bras	85
Rituel de séparation	87
Akh ou la Morte bienheureuse.....	99
Soumission.....	107
Natsu no bara	109
Gloire à Uma.....	111

AVANT-PROPOS

Plus que n'importe quelle fleur, la rose interpelle, éveille les sens et le souvenir. Un enfant reconnaîtrait son parfum entre mille. Toute civilisation la place aux côtés de la divinité Amour, avec le cœur et ses flèches. Du bain de Cléopâtre à la roseraie de George Sand, elle accompagne les rituels du quotidien. *Rose Alba*, création d'Alexandre J que l'on peut retrouver chez Interpret Lab, parfumerie de niche, s'attarde sur l'union de la reine d'Égypte et de Marc-Antoine en proposant une rose boisée, puissante et résineuse comme on pouvait la sentir durant l'Antiquité.

Du moins, c'est ce que l'on pourrait imaginer, car le parfum est avant tout une idée, un symbole. Ignorez-vous donc que l'eau de toilette *Opium* d'Yves-Saint-Laurent ne contient pas d'opium, mais bien d'autres substances qui lui ressemblent? Parfois, une simple odeur peut tromper ou être imitée. Surtout, elle sera difficile à retranscrire, puisqu'elle associe l'intime à l'inaccessible. Elle devient un objet poétique à part entière, à la manière d'un récit à qui on conférerait moult vertus.

Selon son origine et interprétation, la rose présente divers qualificatifs. Elle est tantôt sucrée, métallique, fruitée, parfumée ou bien inodore. Elle a l'odeur des vieilles Occidentales, sinon des hommes d'Orient. La note «rose» va toujours servir de support et est rarement employée seule, au risque d'être méprisée. L'écrivain, comme le parfumeur, lui fait honneur en l'assortissant de divers motifs : mort – amour – ésotérisme – curiosité – religion, et bien sûr le désir. Le recueil que vous allez lire propose une interprétation nouvelle, bien qu'universelle, de la Reine des fleurs. Celle qui semble aussi bien gourmande que sauvage, féminine ou masculine, moderne sinon anachronique. Tour à tour, elle devient visiteuse, baume guérisseur, encens, invisible

parfum de mort ou aphrodisiaque. Parfois, elle aime se cacher, ne dévoilant qu'un piètre soupçon de son existence. Elle peut être désacralisée et oublier sa nature florale en revêtant un habit froid et minéral, d'où la création *Rose ardoise* de l'atelier Matery. Autrement, *Rose Lutèce* de Poécile a l'audace d'assortir l'élégance de la rose à l'odeur de la baguette ; un véritable hymne à la culture française.

Finalement, la formule du parfum s'écrit comme un récit ou un poème. Il témoigne d'une histoire, d'une émotion, révèle une relation toute particulière entre le créateur et son monde, voire au-delà. Il suscite l'imagination de celui qui le portera, d'où les demandes surprenantes de certains clients en parfumerie qui recherchent des odeurs plus triviales, comme pour renouer avec la campagne de leur enfance. Certaines fragrances évoqueront davantage le stupre où la rose se mêle à la sueur et aux épices ; un subtil appel à la bestialité. Si certains parfums sentent le sexe, d'autres s'apparentent à de véritables objets de séduction, notamment *Rose oud* de Maxmatto. La rose de Turquie se marie avec le jasmin, le safran, les agrumes et le bois de santal pour une combinaison tout à fait enivrante.

Tantôt, on cherche à attirer les siens, tantôt à les repousser, inconsciemment ou non. C'est ce qui fait toute la subtilité du parfum, né avec l'encens des temples égyptiens puis adulé sous l'Ancien Régime, d'où le roman éponyme de Patrick Süskind. La quête du parfum idéal est toujours d'actualité, encore plus chez les créateurs de niche.

Notre point commun avec le laboratoire Interpret, hormis celui du parfum, est de promouvoir de jeunes créateurs/auteurs afin d'exprimer des idées sensibles et diverses autour d'une thématique commune. Le monde de l'édition est tel que nombre de manuscrits dorment dans des tiroirs tandis que certains écrivains s'autopublient sans avoir suffisamment de recul sur leur travail. Résultat, notre monde est envahi d'informations, plus ou moins qualitatives ; on en oublierait presque l'origine intellectuelle de la littérature.

Avant-propos

Les éditions Verlaine, associées à l'atelier Odorama, souhaitent rendre compte de la qualité d'un auteur, indépendamment d'une quelconque rémunération (qui est dans tous les cas très faible vu l'augmentation actuelle des coûts d'impression). Notre approche plus artisanale a conféré au projet éditorial non pas un enjeu économique, mais purement humain où l'art demeure au centre des préoccupations. Les présents joints à cet ouvrage sont le fruit d'un travail de longue haleine, de réflexions à l'égard des textes choisis. Des sels de bain agrémentés de myrrhe, à l'encre rouge parfumée, en passant par les roses séchées et l'infusion d'amour ; tout y est pour célébrer la volupté. Il nous tenait à cœur de faire sentir aux auteurs la marque de leur inspiration, dans tous les sens du terme.

La littérature, plus que n'importe quel art, doit rendre compte des vertus de l'odorat. Un sens quelque peu négligé ces dernières décennies alors même qu'il est le premier à éveiller notre corps et le dernier à disparaître.

Avec la collaboration d'Interpret Lab

UNE COURTE HISTOIRE DE ROSE

Une hibernation.

L'Hiver est un manteau sous lequel nous gisons, inertes, apathiques et frigorifiées. Le froid atrophie nos sens. Les senteurs sont inexistantes, même le fumier ne porte plus ses effluves jusqu'à nous. Les gestes sont figés, seul le vent secoue nos ronces, et nous nous laissons bercer, indolentes, dans la brise glacée.

Un réveil.

Petit à petit, le gel se retire de notre peau, le gris dans lequel nous baignons depuis des semaines fait désormais place à un paysage de verdure. Les battements de cœur pulsent dans nos racines, les oiseaux que l'on n'entendait plus se remettent à chanter, à célébrer. De nouveaux bourgeons prennent place parmi nous, de nouvelles sœurs verront le jour. Les aranéides chatouillent nos tiges et nos rameaux. Notre réveil se fait en douceur par la caresse des rayons du soleil. Tandis que nous ne souhaitons pas encore montrer nos plus beaux atours, notre voisin, un majestueux magnolia, libère son parfum. De sa floraison précoce, il enchante notre œil et notre odorat. Il paraît presque plus grand et droit, paré de ses nobles pétales blancs tirant sur un rose délicat. Nous nous délectons de ces jours où même la pluie est plus agréable lorsque l'herbe dégage cette odeur d'humidité.

Une chaleur.

Le froid semble décidé à partir. Ce sont les jours suivant les saints de glace, que nous décidons impudiquement de montrer nos plus belles couleurs. Notre modestie et notre humilité font place à notre

vanité et notre orgueil. Nous savons que notre beauté ne dure que quelques semaines. Nous comptons sur le vent pour faire bruisser nos ornements. Alors que nous rions avec joie d'être le cœur de ce jardin, un être dépourvu de plumes luisantes et de poils soyeux vient perturber notre réunion florale. Ses grands pieds nus foulent l'herbe avec assurance. Il rejoint la roseraie où nous vivons, le regard scrutateur. Tandis qu'il caresse nos pétales, nous rougissons de plaisir. Chaque année nous attendons sa venue. Nous le sentons au début de notre sommeil, lorsqu'il nous retaille, et allège l'espace de nos sœurs trop envahissantes. Mais maintenant que nous sommes éveillées et tout en beauté, nous nous poussons jalousement, déployant nos plus beaux pétales pour l'attirer vers nous. Souhaitant ardemment d'être choisies, pour être aimées, choyées, caressées. Alors, je me bouscule parmi mes sœurs en quête de cette main calleuse qui ne craint pas mes épines. Lorsque je suis choisie, un bonheur infini se propage sous ma peau. La douleur de la coupure est vive, mais éphémère. Et l'extase qui s'en suit d'être tout entière contre ses paumes ne saurait perturber cette intense sensation. Ses doigts font le tour de mon corps. Je prends conscience de ma réalité et de mon individualité. Ses yeux me dévorent et allument un feu d'insatiabilité au creux de mes entrailles. Non pas insatiable d'être aimée, mais insatiable de tout donner au point de n'être plus rien.

Je quitte mes sœurs sans nostalgie, baignant dans cette joie indicible. Pour la première fois de ma vie, je me déplace. Étant habituée à l'immobilité de la roseraie, l'effervescence me fait tourner la tête. Je vois mes compagnes d'un autre œil, le magnolia paraît moins haut et moins impressionnant depuis le seuil de cette maison.

Quand je rentre à l'intérieur du terrier cimenté, je suis stupéfaite de tant de clarté, mais aussi par ces murs massifs masquant l'horizon. Mon regard habitué à voir au-delà de la haie du voisin

se heurte à un manque de profondeur. Je tente de ne pas faire fi de cette oppression et me concentre sur les ouvertures d'où je peux voir l'espace dans lequel j'ai grandi. Je me love contre la peau de mon humain et respire une odeur de sueur dont sa chemise en coton est imprégnée, se mêlant à celle de l'herbe fraîchement coupée. Il ne s'embarrasse pas de parfum artificiel ni superflu, ce qui suffit à m'enivrer. Ce n'est pas le cas de l'autre créature qui se matérialise à nos côtés. Dotée d'un parfum sucré, sans doute vanillé, elle se rapproche, envahissant l'espace olfactif de celui pour lequel je me suis destinée.

Une fêlure.

Alors que, malgré mes épines encombrantes, j'avais épousé la forme de cette main qui me porte, je me retrouve délogée par l'intruse qui me prend du bout des doigts entre deux épines. Je me sens dénudée sous son regard pénétrant. Elle m'admire avec une certaine tendresse qui ne s'adresse pas à moi. Je me découvre être le réceptacle de leur amour. Je ne suis rien de plus qu'une messagère. L'amour qui transparait dans leurs yeux ne m'est pas dédié. Ce n'est pas moi qu'ils regardent, mais ce que je suis censée incarner. Un gouffre s'ouvre en moi, alors que j'étais pleine d'attente et de désir. Je me retrouve soudainement vide de tout. L'humaine me baigne dans un vase en verre rempli d'eau fraîche. Je prends possession de ce cercueil de cristal et mes larmes discrètes se noient dans le liquide transparent qui enveloppe mon pied coupé. J'observe alors la roseraie depuis le bord de la fenêtre où l'on m'a installée. Je vois mes sœurs folâtrer avec les abeilles qui les butinent, inconscientes du sort qui m'a été lancé.

Naïve d'avoir cru que ce nouveau destin m'apporterait le ravissement que j'attendais, au lieu de me contenter de fleurir parmi

mes pairs, je me laisse aller à la mélancolie. Le prix de ma liberté et de mon individualité m'a conduite à gîter telle une carpe dans son bassin, à qui on accorde de l'attention uniquement au moment de la nourrir, ou dans mon cas, à l'instant où l'eau doit être changée. Ainsi les jours passent et privée de vie, je m'affaiblis. Mes pétales dont j'étais si fière s'assombrissent et se mettent à sécher. Ils flétrissent pour finalement tomber sur le sol. Tandis que mes sœurs vont s'endormir pour de longs mois, je sais que cette renaissance était ma dernière.

Charlène Héry

LA RENCONTRE TARDIVE

Ma rencontre avec la rose fut tardive. Fille des montagnes, je grandis proche des fleurs sauvages aux teintes d'or et de pourpre ; des parterres immaculés d'edelweiss couvrant les flancs des hauteurs et de la lavande d'un bleu froid. Les belles églantines, délicatement entretenues par des jardinières attentives, se présentèrent à moi la veille de mes vingt-deux ans.

Un hiver, en emménageant à l'étage d'une ancienne maison lyonnaise, je remarquai la façade, couverte d'un rosier grimpant. J'attendis le mois de mai, la promesse des jours de printemps et celle de la floraison.

Les lianes dépouillées et épineuses enserraient la demeure et ne laissaient paraître aucun indice quant à la teinte des pétales, gardiennes muettes et corsetées de la fleur séculaire.

Le mystère de son parfum me laissait songeuse. Elle se préparait à éclore.

Un matin, j'ouvris ma fenêtre. Une fragrance diffuse et encore subtile s'était invitée dans ma chambre. Sans même la voir, je l'avais enfin rencontrée. À la hâte, je descendis, trop heureuse de la découvrir. À demi closes, les fleurs roses s'éveillaient, tout comme moi, à la journée naissante. Fraîche, parfumée et délicate, la féminité qui s'en dégageait toucha une partie de mon cœur que j'imaginais perdue. L'harmonie de la force et de la douceur, le paradoxe enfin résolu, la rose contient en elle ces deux qualités si souvent rivales.

J'étais allée au jardin, les pieds humides de la rosée du matin.

L'aurore cédait sa place à un soleil de mai, frais et doux, réchauffant à peine mes épaules nues. L'ombre de la voûte de roses voilait un banc en pierre. L'odeur minérale, la mousse sur ce banc presque centenaire, témoin des confidences, m'avait renvoyée à une abbaye, un lieu en marge du monde. Le parfum de la rose insufflait à ce tableau olfactif une sensualité et une légèreté vives, loin de la piété de ces lieux reclus. Un contraste de plus qu'elle m'offrait. Les jours suivants, j'observais longuement les roses du jardin. Une rose ancienne, d'un rouge charnel, un parfum puissant, quelques pétales seulement, la passion sans pudeur. Un bouquet de roses jaunes, lumineuses et terribles à recevoir, tant le message qu'elles portent font vaciller la confiance. Sage rose blanche, aux pétales d'ivoire, éclosion d'une pureté, évocation d'une amitié sincère. Je suivais leur épanouissement, elles enrichissaient le mien, les variations de leurs parfums, leur nyctinastie selon l'heure de la journée. J'étais en adoration devant ce cadeau et ma préférence allait au rosier rose centenaire.

Enfin, j'avais voulu dévorer le parfum, goûter cette rose. Curieuse pensée, que je trouvais presque grossière, transgressive. Comment cuisiner une si jolie fleur, l'imaginer macérer ? Je ne voulais pas cueillir les roses, risquer une maladresse et abîmer la plante. L'attente me semblait être la solution la plus sage. Le vent soufflait mollement sur le rosier, détachant les pétales lourds, au parfum affirmé. Je ramassais chacune d'entre-elles, certaines, déjà, étaient jaunies. Je sentais le rosier me dire qu'il partait, que le spectacle se terminait. Mon cœur se sert à l'évocation de ce souvenir.

Cette gelée de rose, c'était peut-être la volonté de retenir près de moi ce qui déjà s'échappait, encore un temps, ce parfum délicat. Je découvrais là une épine que je n'attendais pas. En infusant les roses, la récolte terminée, étaient venues à moi l'énergie des rituels païens, les offrandes à Aphrodite, la magie de cette fleur. Ma cuisine

La Rencontre tardive

devint un autel sacré, le sanctuaire lumineux, le cœur ouvert. Tout autour de moi, je pouvais sentir la vibration mystique de cette fleur, l'infusion révélant sa nature profonde. L'eau recueillie m'avait surprise de sa puissance et de son amertume. La rose m'offrait encore une facette d'elle que je ne soupçonnais pas, avant de me quitter.

Emmanuelle d'Isador

LE JARDIN SUSPENDU

Dans une contrée aride, le roi Arzath empruntait les allées de son jardin suspendu. Les murailles s'élevaient à une hauteur prodigieuse au-dessus de la cité ; un entrelacs de venelles recouvertes de voiles poussiéreux ; des maisons en argile empilées les unes sur les autres, aux murs taillés par les tempêtes de sable ; des souks bruyants et bariolés où une multitude s'engouffrait et étouffait.

Le roi ne se préoccupait nullement du peuple qui demeurait à l'ombre du palais. Il ne se penchait jamais depuis les remparts pour jeter un coup d'œil en contrebas, d'où émanaient des odeurs indésirables.

Non, il préférait caresser des fruits, des feuilles et des pétales. Il n'avait qu'une obsession : la magnificence de son jardin suspendu. Un écrin luxuriant au milieu du désert, alimenté en eau grâce aux chadoufs. Toutes les richesses de son royaume servaient à embellir les chemins bordés de statues, à choyer les essences les plus rares venues des confins, à faire jaillir des fontaines aux croisées verdoyantes.

Il avait inventé un procédé singulier pour fertiliser les sols : exécuter un grand nombre d'esclaves. Les malheureux pendaient la gorge tranchée contre les murs et livraient tout le sang de leur corps. Les jardiniers récupéraient des seaux remplis à ras bord et répandaient leur contenu sur la terre déjà rougie. Le roi était persuadé que ce nectar écarlate nourrissait les plantes autant que l'eau, le soleil et le fumier, leur insufflant une vigueur jamais observée dans un jardin.

Au crépuscule, Arzath humait le parfum des orchidées et des œnanthes safranées, se délectait des harmonies changeantes des anthyllis, des immortelles et des narcisses sucrés. Il cajolait les jaunes vifs des citronniers, s'allongeait sous les orangers et

les pistachiers. Entre les cimes des cyprès et les épines du balsamier, le roi admirait sur la voûte d'un ciel printanier les constellations qui brillaient d'une lueur douce en présence du croissant de lune ; les contrées des dieux qui veillaient sur lui. Puis, il se rendait au cœur de son royaume végétal ; sa fameuse roseraie, que les poètes de toute la région célébraient.

Des cercles concentriques de la terre gorgée de sang accueillait les rosiers foisonnants. Leurs feuilles dentelées luisaient sous les flammes de hautes torches disposées le long des sentiers. Ici, les horticulteurs les plus savants s'étaient échinés à concevoir les plus belles roses ; ils avaient croisé des essences rares et élégantes pour obtenir des couleurs éclatantes, des formes inouïes, des odeurs enivrantes ; ils élevaient la fleur au statut d'œuvre d'art. Arzath s'était chargé lui-même de nommer ces créations extraordinaires : la rose de feu, la rose du désert rouge, la rose d'eau sombre, la rose de l'aube, la rose enneigée, la rose pourpre ourlée de blanc, la rose d'arabesques, la rose enténébrée, la rose des mers du Sud ou encore la rose impromptue. Des centaines de créations ou les fruits d'années de labeur et d'expérimentations.

Au centre de la roseraie, trônait sur un monticule carmin sa dernière nommée et préférée : la rose-femme. Sans hésiter, le roi l'avait désignée ainsi en raison de ses pétales doux comme une jeune peau, de ses courbes lascives et de ses ouvertures suggestives. Sa couleur évoquait les lèvres de l'être aimé. La senteur de la rose-femme ensorcelait les sens de tout homme qui s'en approchait. Tant de volupté rendait la plante dangereuse. Un jour, un jardinier, distrait par son odeur entêtante, avait chuté le long du parterre et s'était brisé le crâne contre l'une des pierres qui l'entourait.

Lors de la saison bénie, Arzath visitait sa favorite toutes les nuits. Il se penchait sur ses fleurs qui étaient autant de sexes accueillants pour respirer l'odeur suave et s'en griser. Il les caressait plus délicatement que les femmes de son harem.

Un soir, il se trouva fort contrarié en remarquant de vilaines taches blanches qui se multipliaient sur le rosier-femme. Un champignon inconnu et vorace attaqua ses racines, les tiges ainsi que les feuilles. Le roi appela ses jardiniers de toute urgence qui appliquèrent aussitôt des onguents, des poudres et du savon d'Alep.

Malgré leurs efforts, l'état de la plante empirait de jour en jour. La maladie blanchâtre ravagea la favorite et ses sœurs alentour. Fou de rage, Arzath détruisit de précieuses céramiques, renversa des vases importés d'Asie, fouetta des servantes, fit exécuter plusieurs de ses jardiniers à titre d'exemple. Les pauvres diables rejoignirent le mur des égorgés pourvoyeurs de fertilisant. En vain, les roses-femmes fanaient les unes après les autres ; elles se ratatinaient, arboraient la peau de vieilles mourantes et perdaient leurs membres. Le rosier ne bourgeonnait plus ; il dépérissait.

Quand la dernière fleur tomba, le roi ordonna aux horticulteurs de créer de nouveaux rosiers-femmes.

Les alchimistes du jardin croisèrent les essences selon la méthode éprouvée. Avec empressement, ils réussirent à faire éclore des roses-femmes dès le printemps suivant. Cependant, le roi se déclara insatisfait. Ses yeux, ses doigts et ses narines ne le trompaient pas ; les nouvelles créations n'avaient pas exactement les mêmes caractéristiques que l'originale. Elles n'étaient qu'une copie dégénérée de sa favorite.

Les horticulteurs répétèrent leurs formules végétales, année après année, sans jamais réussir à contenter le souverain.

Arzath sombra dans une mélancolie noire. Il se détourna des autres merveilles de son royaume suspendu. Désormais, il ne goûtait plus aux plaisirs ni aux vices de son rang, ne visitait plus son harem. Même les repas fastueux, les alcools précieux et les drogues puissantes n'arrivaient pas à détourner le cours sombre de ses pensées.

Un soir, alors qu'il se promenait sur les remparts du palais, il tourna son regard hanté par le désespoir vers la capitale. Pour

la première fois depuis de nombreuses années, il scruta la cité qui s'étalait jusqu'au désert. Il observa les ruelles encombrées où grouillaient encore les marchands, les ouvriers, les artisans, les esclaves et les va-nu-pieds, écouta les homélies d'un prêtre qui s'adressait à une foule attentive. Le roi enviait leur ignorance. Les habitants de la cité n'avaient guère connu la beauté sublime du jardin et sa perte irrémédiable.

Alors, pourquoi ne pas les rejoindre ?

Mû par une pulsion morbide, il se hissa entre deux créneaux et se jeta dans le vide.

Il traversa des voiles étendus, des toits en paille et des planchers en bois vermoulu qui amortirent sa chute. Quand il atterrit sur un sol dur et rêche, ses vêtements étaient en lambeaux, sa peau rayée d'écorchures, ses cheveux ébouriffés. Par miracle, Arzath avait survécu. Il s'étonna d'être encore en vie, réalisant la portée de son acte. Les dieux miséricordieux lui adressaient un message. Mais lequel ?

Délesté de ses attributs royaux, il enfila une djellaba dénichée dans l'arrière-boutique où il se trouvait. Craignant la rencontre avec un propriétaire en colère, il sortit discrètement dans la rue. Sous l'apparence anonyme d'un mendiant, il se mit à errer dans la cité, les yeux hagards.

Arzath voulut comprendre pourquoi les divinités l'avaient épargné, alors qu'elles abhorraient le suicide. Il chercha une réponse dans les visages épuisés et fermés des citadins qui l'évitaient comme s'il portait la lèpre. Des heures durant, il guetta le moindre signe. Il parcourut le bazar, les latrines publiques, les venelles des courtisanes qui lui crachaient dessus pour le faire fuir. Il fouilla les quartiers anciens, les fumeries de narguilé, les parvis des temples où gisaient des clochards mourants.

Ce n'est qu'au second jour de son errance, au fond d'une impasse sombre, qu'il trouva la réponse à ses questionnements ; une jeune femme à la beauté étincelante. Une vision d'autant plus troublante

qu'elle contrastait avec l'environnement enfumé et poussiéreux de ce puits d'obscurité.

Instantanément, le roi reconnut le teint voluptueux, la senteur enivrante, les courbes délicieuses. Il s'agissait bien de la rose-femme qu'il recherchait depuis des années au prix de sacrifices terribles et de litres de sang. Sa fleur favorite s'était matérialisée en une bouche exquise ; ses pistils en des yeux noirs et profonds ; ses pétales en des seins droits et charnus.

Il s'enquit du prénom de la jeune femme. « Rosalia » lui souffla un vieillard. Un signe supplémentaire...

Arzath rentra immédiatement à son palais. Les gardes peinaient à reconnaître leur souverain, vêtu comme un manant. Quand ce dernier leur montra une bague royale qui avait reçu mille baisers de courtisans, ils s'agenouillèrent et s'empressèrent d'ouvrir les gigantesques portes en bronze.

De retour sur son trône, Arzath ordonna à ses complices d'enlever Rosalia à sa famille et de la conduire dans ses quartiers privés.

Le soir même, les agents du roi s'élançèrent dans l'impasse sombre, firent irruption dans la modeste maison et saisirent la jeune femme qui se débattit de toutes ses forces. Ils la ficelèrent et la bâillonnèrent devant sa famille éplorée, en veillant à ne pas l'abîmer. Ses parents reçurent des pièces d'or en guise de dédommagement. L'argent fit sécher leurs larmes, tandis qu'une troupe d'esclaves transporta Rosalia dans un palanquin recouvert de soieries jusqu'à la chambre d'Arzath.

Libérée de ses liens, la jeune femme fut poussée dans la vaste pièce éclairée par des lampes à huile. Aussitôt, elle se recroquevilla dans un recoin, tel un animal craintif. Des tentures dorées brillaient à la lueur des flammes vacillantes et des volutes d'encens traversaient comme des serpents l'air étouffant.

Le roi pénétra à son tour dans la chambre et s'approcha de la créature farouche. Il l'effleura du bout des doigts exactement de

la même manière que les roses-femmes d'antan. Les deux êtres tremblotaient de concert ; l'une de peur, l'autre d'extase. Arzath se pencha sur Rosalia, acculée contre le mur, pour la sentir. Longtemps, il respira la fleur de ses rêves, renifla ses cheveux, ses seins, son ventre. Cela ne lui suffit pas. Elle devait se dévoiler, émerger du rosier aux épines acérées afin de resplendir. Alors, il déchira ses vêtements, sans l'intention de la violenter, seulement pour l'admirer.

Il l'emmena dans ses thermes privés où il prit soin de sa nouvelle favorite, prépara des bains de lait, appliqua des lotions de miel, de résines et de cires sur sa peau délicate. Puis, il lui fit boire l'eau de source la plus pure, importée de lointaines montagnes.

Après lui avoir prodigué des soins dignes d'une reine, Arzath l'embrassa vigoureusement, écarta ses cuisses et se désaltéra à son entrejambe. L'amant royal musarda sur ses seins, glissa sur ses reins, l'adora des heures durant. À l'aube, épuisé et repu, il se retira pour se prélasser dans son jardin suspendu, à l'ombre des citronniers. Il revint la nuit suivante afin de la vénérer encore et encore. Chaque soir, il puisait en elle un nectar de vie, sinon de mort, à mesure qu'elle se desséchait.

Malgré toutes ces attentions, Rosalia ne semblait guère heureuse. Voulait-elle retourner dans son taudis, au fond de la misérable impasse où le roi l'avait trouvée ? Arzath ne comprenait pas. Il redoubla d'efforts pour la contenter, la couvrit de pierres précieuses, lui apporta les mets les plus raffinés, mit à sa disposition des dizaines d'esclaves. Toutefois, l'humeur morose de la captive persistait.

Un soir, il la retrouva toute fanée. Pareils à des pétales détachés, des lambeaux de peau jonchaient les tapis de la chambre royale. Ses jambes se flétrirent, ses cheveux chutèrent, son visage se rida comme une vieille pomme. Elle périt lentement dans les bras de son tortionnaire. Cette nuit-là, le roi et la rose-femme s'unirent pour la dernière fois dans le désespoir et la mort.

Pascal Malosse

COUPEROSE

Roses, qui poussez et croissez sans cesse
Vous qui dressez haut fiers boutons et rondes fesses
Dans la forêt d'habits feuillus
Jolies dames aux seins crochus
Prenez garde, roses de mai, ô mes belles trouvailles
À ce que la main gantée d'une cruelle cisaille
Ne vous tranche un téton de sa lame aiguisée.
Roses insouciantes, écoutez : des têtes vont tomber.

Ayez la prudence, ayez la sagesse, roses trop aimables
De revêtir de vos piques acérées, vos charmes et vos fables
Roses mutines, roses des lys
Sous le gant, la menace, le vice et l'hybris.
Le faucheur sans merci, roses soyeuses, roses nues
Goutte le sang sur vos cuisses de nymphe émue
Et son cuir velu caresse le nectar, tendres choses
C'est la bête ! Le bourreau bourru, l'homme à la couperose.

Prends garde, fleur chérie
L'assassin a les mains baladeuses, le poignard se nourrit.
Vos pleurs, douce enfant, ne font que l'affamer
Il découpe, il arrache et il tranche : l'abeille, impuissante,
vous a désertée
Nul ne vous sauvera, prenez peur
Le danger, la terreur, frissonnez, dames de cœur
Cachez-vous, nymphes aux cuisses rougissantes,
Dans les jupes de vos sœurs, les trop vert menthe.

Roses innocentes, ne vous bercez pas d'illusions
Si vous croyez que la mort vous jouera des berceuses,
Que vous serez muses, objets d'adoration
Reprenez vos esprits, mes ingénues, le monstre est avare,
et sa voix mielleuse
N'est qu'un leurre. Son hommage séducteur n'a qu'une mesure.
Et vous êtes, jeunes créatures, promises à une destinée :
Liquidées en crèmes pour les peaux matures
Broyées dans le talc qui saupoudre le cul des nouveau-nés.

Le meurtre est sanglant, la chute, poétique
Mais la morale vous rattrape et vous pique
Résistez, roses de mai à celui qui vous ment.
Vous le reconnaîtrez à ses yeux de velours, à la douceur
du gant
Ce qu'il cache, mes enfants, vous ne l'ignorez pas
L'ivresse tourne les têtes, la saison veut cela
Résistez, poussez haut, mais hors de sa portée, loin de
son désir
Si la terre vous offre des épines, c'est pour vous en servir.

Le Jardinez et Centaurée, poème à quatre mains

PROMESSE MYSTIQUE

Passagère sur terre, sous une lune de lait
D'une Vénus à la peau bleue,
Mes yeux sont faits d'étoiles.

Filantes sont les roses de mes cheveux,
Enivrante, dansante et sensuelle, ton haleine musquée,
Exaltée, je dévore ta chair... Rose

Une fractale de comètes coule de mes lèvres,
C'est le miel d'une déesse oubliée.

Rose mystique, à toi, pour toi, à jamais, c'est une promesse.
Laisse-moi entrevoir ton voile, l'auguste sagesse.

D'une Perséide de nacre, mon cœur est maintenant constellé,
Aime-moi... Ange parfumé.

Angélique, marquise des anges

LA ROSE RIMBAUD

Il me dit quelque chose, ce beau jeune homme au teint angélique. Il me paraît tout droit sorti d'un de ces cabinets d'écriture tant appréciés par Paul. Ses beaux cheveux clairs, ses lèvres sensuellement pincées et ce regard doux d'un ciel bleuté. Je crois bien que c'est lui, non en réalité je sais que Rimbaud s'approche de moi. Je suis fébrile sous ses mains délicates qui effleurent mes corolles et son souffle chaud qui semble se languir de moi. Pourquoi n'écris-tu pas ? Pourquoi me cueilles-tu ? Pourquoi embellis-tu le féminin quand ta peau appelle l'autre ?

C'est à la hâte que je t'appartiens. Sans objection, je m'offre à toi. En compagnie de mes sœurs et d'autres inconnues encensées, je ne te résisterai pas. Tu sauras me sublimer comme ta plume sublime chaque mot, chaque étreinte.

Je quitte mon enveloppe charnelle sous ton regard tant ingénu que langoureux, je ne te résisterai pas.

Cette alchimie qu'il y a entre toi et moi ne devrait laisser place à la médiocrité, je ne le permettrai pas. Osmose et exaltation, c'est désormais métamorphosée que je suis. Perte d'intégrité mais heureuse de te servir. C'est désormais en lotion que je m'incrémente.

Mais que suis-je pour toi maintenant ? Mon unicité te dérangeait à tel point que je doive me présenter dans un cortège de luxure odoriférante, celle-là même que les Muscadins trouveraient des plus exquises ?

Tu m'as transformée, je ne veux plus être délaissée. Je ne suis pas simplement la reine des fleurs de ton jardin, je suis également devenue tienne. C'est de moi que tu dois encore plus te rapprocher. Stylisée je suis devenue, portée je serai. Je veux t'enlacer comme

je ne le pouvais auparavant. Désormais, je gage être la seule à pouvoir frôler ta peau. Puisse mon essence laisser ta chair moite, puisse ma douceur t'apporter une charge quelque peu bestiale. Ne fais pas le timide, l'heure est au jeu et non à l'ingénuité. Je t'apporterais le bouquet charnel de la pensée et de l'écriture, clairsemé de désirs sans gêne. L'étiquette de notre monde ne saurait s'opposer à ce que nous avons. Dans ce jeu vertigineux que tu as mis en place entre nous, réinventons ensemble les règles de la danse et des cinquantés oppositions entre le propre et le trivial, le chaud et le froid. La retenue ne sera plus notre credo, dansons ensemble sur les notes d'un accord singulier, celui de la Rose de Rimbaud.

Dymoon Slavic

MARBRE SANG
Rêve aux cent feuilles

Le chemin est long, l'ascension douloureuse, et les nuits suivent les jours. Celle qui marche sait quel chemin emprunter, les cartes de la région ont été étudiées à la lueur des chandelles, lors de veillées studieuses. Elle vient de la vallée Dorée, douce et rebondie, terre acide où poussent des vignes exubérantes, le long des ruisseaux calmes et des plateaux fertiles. Le soleil, dans son pays natal, éclaire tout, il chasse les ombres qui ne sont que fugaces et tremblantes.

La marcheuse a toujours rêvé d'un climat propice à moins de clarté : une nuit de pleine lune perpétuelle tamisant le regard, un décor nocturne où se découperaient des formes indéçises et des peaux métalliques où danseraient des lueurs nacrées. La voyageuse se sait attendue, derrière les crêtes rocailleuses, l'échine du dragon. C'est ainsi que les habitants de la vallée, tout en bas, nomment ce monstre minéral, rempart entre deux mondes. Là-haut, tout est rude et piquant, la pierre se découpe féroceement, les arêtes sont menaçantes. On en a peur, en bas, et on ne s'y risque pas. Le peuple de la clarté ne se mêle pas aux altitudes qui coupent le souffle et dévorent la peau de leurs morsures. Elle arrête sa marche un instant, pour contempler la beauté dangereuse. Si le voyage s'arrêtait là, elle pourrait disparaître sans regret. Mais elle poursuit son chemin, et range son médaillon doré, à l'effigie du soleil, qu'elle tient souvent entre ses doigts lorsqu'elle est pensive. Elle ne veut pas arriver en retard.

La voyageuse se sait attendue, elle se le répète souvent dans les moments d'épuisement. Elle a répondu à l'appel, distribué dans tous les villages de cette région du monde :

Au parfum de la rose

*Cherchons cueilleuses,
aux mains fines et aux doigts délicats, pour récolter des roses
d'une grande valeur.
Nourrie, logée, protégée. La tenue est fournie. Discrétion, résistance
à l'effort et grande minutie requises.
Se présenter avant la deuxième lune du printemps,
au palais de marbre du seigneur des Terres Bleues.*

La nuit, dans un frisson, elle trace en esprit le chemin qu'il lui reste à parcourir. Pour tenir bon dans les montées vertigineuses, elle s'imagine déjà là-bas, entourée de ces roses qu'elle n'a jamais pu voir ni sentir. Pourtant, les roses des Terres Bleues jouissent d'une renommée certaine. Leur parfum est réputé, leurs vertus convoitées par toutes les grandes dames. On en fait des baumes dont on couvre le corps des reines.

Tout le monde a voulu la retenir, la détourner de son périple. Les Terres Bleues sont dangereuses, nul n'en est revenu, c'est un territoire froid et pourvu d'ombres. Leurs habitants sont fuyants, ils ne se livrent pas et gardent leurs secrets, se déroband aux curieux. Le peuple Doré ne comprend pas ces mystères. Pourquoi quitter l'opulence d'une terre gorgée de soleil, où les fruits pleins de sucres s'arrondissent pour se faire cueillir ? Pourquoi quitter la chaleur du foyer, les rires des villageois, les visages connus depuis l'enfance, pourquoi fuir ce monde chaleureux et rassurant ?

Elle n'a pas cherché à répondre. Nul n'aurait compris. Elle fait partie des rares déviants qui poussent de travers, avec une idée en tête, fixe et obsédante : quitter la terre natale. Tourner le dos au soleil et à cette vie trop pleine, trop facile, mais surtout dénuée de mystère. L'étrangeté l'attire, le familier la rebute. Elle veut se perdre, ne connaître ni les prénoms ni les secrets. Elle veut se heurter aux ombres, les deviner sans les percer à jour. Et ce qu'elle désire, plus que tout, c'est d'être l'inconnue. Qu'elle puisse échapper aux

certitudes : insaisissable, déroutante, une ombre parmi les ombres.

Le col entre la vallée Dorée et le duché des Terres Bleues a été franchi. Elle reprend son souffle. Un nuage tapisse les hauteurs, qu'elle domine de sa position. Elle attend qu'il se dissipe. Enfin, la forêt, immense et bleutée en contre-bas, se distingue à travers la brume. C'est une mer silencieuse. Un rapace brise le vide en poussant un cri : la marcheuse suit sa trajectoire du regard. Un sentiment de plénitude l'envahit. La beauté est renversante. Des bois montent des lueurs froides. La forêt respire, ondule lentement. Est-elle un autre dragon, un dragon endormi et replié, sœur de celui des montagnes ?

Vite, elle reprend sa route, impatiente d'être en bas. Si l'ascension fut douloureuse, la descente est éprouvante : un vertige la saisit, les basses terres semblent tourner autour d'elle, sa vue la trahit, et ses mains affolées se raccrochent au flanc brûlant de la montagne. Le danger lui murmure d'être patiente, de ralentir, et de ne pas regarder l'abîme avec autant de désir.

Sois sans espérance et sans crainte. Ne plonge pas, accroche-toi. Saisis la matière, n'embrasse pas le vide.

Ainsi parle le vent, à moins que le rapace qui s'est posé plus loin ne se soit donné comme mission de la guider. Peut-être a-t-il rencontré beaucoup de jeunes filles exaltées, comme elle, venues tenter le sort jusqu'à cette frontière. Combien sont parvenues à descendre sans chuter, à résister à l'appel ?

Des heures passent, la progression est lente. Mais bientôt, un petit plateau terrestre s'offre à la marcheuse. Ses jambes se brisent sous elle, son corps se laisse glisser sur le sol inerte. Liquéfiée, abattue. Le soleil a disparu derrière la montagne. Tout est nimbé de cette poudre blême du matin bleu. Pourtant, il semble à la marcheuse que c'est le soir. Elle oublie. Aube ou crépuscule, voilà

qui est sans importance devant cette splendeur enveloppante. Le ciel est un saphir mat et nébuleux, dont la voûte se corne aux angles pourpres. Le corps est rivé à la terre, attaché à son emprise. Elle lutte un temps, puis renonce. Son cœur bat moins fort. Le sommeil l'engourdit. Un dernier regard vers le haut, un adieu silencieux, et la vision qui précède le repos lui montre le rapace tournoyant au-dessus d'elle.

Quand elle se relève, la lumière est pâle, vulnérable, car le soleil vit caché derrière la montagne. La jeune femme porte la main à son cou, glisse ses doigts sous le col de son habit, et s'empare de son médaillon. Elle défait la chaîne d'or et lui jette un dernier regard : le petit soleil doré qu'elle reçut en cadeau de naissance lui semble plus moqueur que jamais. Elle a toujours haï son sourire jovial. Elle dépose le soleil sur la terre. Elle renonce à son nom, et ne reviendra pas en arrière. Sa vie appartient désormais à ces terres ombrageuses.

La marche reprend, il lui faut encore descendre le pied du dragon, et chaque pas la pousse vers un air léger. La forêt, sombre et vivante, lui ouvre ses sentiers. Les arbres frissonnent et arrondissent leurs branches sur son passage, gracieux courtisans en révérence. Flattée, l'étrangère se sent comme une invitée de marque. Elle traverse les sous-bois, habitée d'une joie intérieure, d'un ravissement paisible. L'ouverture entre des chênes tortueux lui dévoile une vision magique : dressé au milieu du paysage, le palais de marbre luit comme un glaçon de lait, château de porcelaine surgi des ombres. Un joyau au fard rose pâle, d'une ardente austérité, à la réflexion lumineuse, immense morceau de sucre poli aux facettes finement sculptées. La visiteuse contemple l'édifice, subjuguée. Ce château, qu'elle embrasse du regard, tient du rêve. Quelle magie lui permet de luire de cette manière ? Quelle fée a pu ciseler ses tourelles de la sorte, en leur offrant de tels reflets d'écailles ?

Sans le réaliser, l'étrangère se retrouve devant l'entrée principale du palais. Le chemin, depuis la forêt, s'est volatilisé, et le sortilège a noyé son esprit dans une eau trouble. Elle est arrivée. La lourde porte s'entrouvre doucement avec un bruit de métal contraint. Elle plisse les yeux, tend son visage vers la pénombre derrière la porte. Comprenant qu'on ne l'invitera pas à entrer, elle s'avance, et se glisse dans l'interstice. Une femme sans âge est là, une torche à flamme bleue dans la main. Sans sourire, elle prononce la formule de bienvenue :

« Le seigneur des Terres Bleues vous remercie de votre présence en ces lieux. Vous participerez à un noble projet, au rayonnement de cette région et à la beauté de ce monde. Nous vous logerons et vous nourrirons décentement. Pas de fêtes, pas de débauche. Votre vertu sera préservée, et si votre comportement ne porte pas à rougir, vous serez payée dignement, à la fin de la saison. Dans le cas contraire, vous serez chassée de nos terres à tout jamais. Comprenez-vous, jeune fille ? »

Un léger mouvement de tête permet à la femme de continuer sa présentation des lieux et des règles de conduite. La torche est promenée à travers le couloir obscur qui mène à une cour ovale. Quelques servantes se faufilent entre les piliers, sans regarder la nouvelle arrivante, dans un froissement vif de jupons. Tout est silencieux, murmures et petits pas. D'autres servantes s'affairent, en équilibre sur des escabeaux tremblants. Elles enduisent le marbre d'un fluide rouge, épais, qui baigne dans des seaux, et dont le parfum enivre les narines. Tout embaume la rose, mais une rose vieillie, mature, presque cireuse. Odeur de rose séchée, terreuse, une rose de tiroir et de poussière. Les petites mains frottent, avec des chiffons roussâtres, la surface luisante du marbre, qui se colore et se met à rougir, fardé.

On lui explique :

« Ce marbre est traité tous les jours. Le maître veut que son palais soit de marbre rose, et c'est avec les pigments de ses fleurs précieuses qu'il réalise son désir. Aucun autre palais, à travers le monde, n'est aussi rose, ni aussi éclatant. Voyez-vous, nos variétés florales sont exceptionnelles. Et vous aurez l'honneur, vous aussi, d'appliquer ce baume coloré sur les murs du palais.

— Je vous demande pardon, Madame, mais...

— Mère, appelez-moi Mère.

— Pardonnez-moi, Mère, mais je suis venue ici pour devenir cueilleuse.

— Nous offrons les tâches que nous pouvons offrir, au moment où nous le pouvons. Vous êtes arrivée en retard, la saison a commencé à la dernière lune. Mais vous tombez bien, nous avons besoin de vous entre les murs du palais. »

La jeune femme se tait, interdite. Effroi et consternation. En retard ? Elle observe, malgré elle, les servantes appliquées, qui frottent sur le marbre leurs chiffons, avec leurs mains imprégnées de ces pigments. Nulle n'est consciente de sa présence, toutes s'acharnent sur les murs rougissants. Elle se détourne, par instinct, comme pour revenir sur ses pas. Mère lui saisit le menton, sans douceur ni rudesse, et l'invite à progresser.

« Allons, mon enfant, n'ayez crainte. Vous commencerez par les murs du palais, et plus tard, d'autres opportunités s'offriront à vous. Tout le monde veut rencontrer nos roses, leur popularité séduit les jeunes filles désœuvrées. Beaucoup d'appelées, peu d'élues. Mais si vous êtes bonne travailleuse, nous saurons vous récompenser. »

Mère lui montre sa couche, dans un dortoir vaste et nu, meublé d'une vingtaine de lits. On lui tend sa tenue de travail : une robe en lin doublée, un jupon et un tablier blancs, une coiffe en coton pour

cache son chignon, une robe de sommeil, des chaussures et des bas. La nouvelle servante garde le silence, n'essaie plus de protester, piégée. On la laisse revêtir l'uniforme, on l'emmène se restaurer, et on lui présente sa suppléante, une jeune fille de son âge, au sourire fugace, au regard transparent.

« Je suis Aube », lui dit-elle avant de lui montrer le protocole. Le chiffon doit être plongé dans le liquide épais, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune bulle d'air. Pressé, essoré, il est ensuite plaqué contre le mur, avec force. Il ne s'agit pas de caresser le marbre, mais plutôt de le poncer, d'y enfoncer la mixture dans un va-et-vient abrasif, afin de faire pénétrer le pigment dans la roche qui devra l'absorber. Plusieurs couches sont appliquées, avant que le marbre n'accepte finalement son traitement. L'effort est constant, la tension des bras se communique au reste du corps, jusqu'à l'esprit des servantes. Aube lui montre plusieurs fois le geste attendu, la corrige, oriente sa main, lui appose sur les doigts la pression nécessaire. Quand elle lui demande son prénom, la nouvelle ne parvient pas à répondre. Aube sourit tristement.

« Si tu veux, je peux te nommer. Tes yeux sont dorés, ta peau également. Ambre ? Veux-tu que ce soit ton nouveau prénom ? »

Ambre hoche la tête, et reprend son chiffon.

Le corps pèse lourd, l'âme est déchue. Ambre tombe dans son lit, prête à s'y enfoncer. La fatigue est là, qui la guette, la torturant dans cet éveil artificiel. Elle se tord sur ses draps, cherchant la position de sommeil la moins sensible. Elle aimerait éteindre tout en elle, les nerfs et les battements du cœur qui s'agite, encore. Aube lui a conseillé de ne pas s'allonger tout de suite, de laisser le sommeil approcher, doucement, pour ne pas tenter les cauchemars. Mais Ambre a oublié. La nuit est bleue, bleu noir, bleu sourd,

et la lune va se lever. Le dortoir soupire, les servantes sont déjà ailleurs, dans une nuit sans rêves.

Lueur de lune. Ambre tend l'oreille. Une musique, ténue et lointaine, qui vient du dehors. Un rire étouffé, un chant féminin, pourvu de candeur. La jeune femme se redresse. Une fête a lieu dans les jardins. Ses jambes l'entraînent jusqu'à la fenêtre. La lune est basse, mais ses rayons diffus laissent entrevoir tous les contours. En bas, la roseraie exhale ses parfums. Ambre dilate ses narines, mobilise ses papilles. Les particules olfactives lui parviennent, de plus en plus intenses, elles l'atteignent, l'entourent et l'enhardissent. Elle contemple la roseraie, immense, sinueuse, les feuilles écaillées et les bourgeons humides qui s'ouvrent sous ses yeux. Une mélodie, quelque part sous les épines. Des pieds de roses ont été tressés en arches, et la roseraie prend des airs de labyrinthe. Elle aperçoit alors une silhouette, vêtue de blanc. La tête se tourne vers elle, un sourire s'esquisse, et un doigt se pointe. Ambre baisse le regard : sur le cadre de la fenêtre, une liane faite de draps virginaux descend jusqu'au sol. Elle répond à l'appel, et met pied à terre.

Le parfum l'entête, les fleurs suintent à sa hauteur, ses narines fulminent, affolées. Elle ressent la soif, l'envie et l'attraction. Ce parfum mêle la verdure métallique des épines, la fraîcheur des feuilles et la douceur charnue des roses épanouies. Ambre en effleure une, magnifique couronne pourprée, qui expire sous sa caresse. Son nez s'approche, mais le parfum s'assombrit, il prend des notes terreuses, et le sucre se fait alcool. Ambre se détourne, le plaisir au supplice. Une main la rattrape. C'est Aube, qui lui saisit le bras pour l'entraîner au cœur de la roseraie.

Elle se laisse conduire. Les roses se dénudent, tournent leurs têtes curieuses et leurs coiffes soyeuses. Des murmures la suivent, et Aube laisse échapper un rire qui se fond dans la nuit. La musique se fait proche, Ambre comprend qu'elles sont plusieurs, les servantes échappées, à s'être rassemblées dans la roseraie. Pas de fêtes,

pas de débauche. Mère ne peut plus rien pour elle, et Ambre préfère souffrir mille morts et mille exils plutôt que de passer ses jours à faire rougir le marbre. Au tournant d'une arche florale, elle les voit, les servantes en robes de nuit, effrontées et livrées à elles-mêmes. Elles l'encerclent, l'attirent dans leur danse et lui baisent le front, les joues, la bouche. Ambre tourne d'un visage à l'autre, le feu qu'elles ont allumé tisse des ombres ricanantes sur leurs faces blêmes. Taches blanches qui ondulent, les silhouettes sautillent autour d'elle, leurs dents luisent sous la lune. Le parfum des roses se pare d'accents plus charnels, le musc transpire dans l'air qui s'alourdit. Ambre sent sur son épaule la main de l'Aube qui l'a menée jusqu'ici, elle la reconnaît et s'y accroche. Là, toutes s'écartent, la tête inclinée, un pas en arrière. Est-ce une nouvelle danse ? Une jeune fille sortie de l'ombre fait son entrée, le cercle s'ouvre, et elle avance lentement jusqu'au noyau de l'assemblée. Elle tient quelque chose dans ses mains diaphanes. Une couronne de fleurs, pense Ambre. Mais lorsque la jeune fille, d'un air solennel, lui tend l'objet, elle réalise ce dont il s'agit.

« Accepte ce collier d'épines, nous l'avons fait pour toi. Ce soir, tu es notre divinité. »

Ambre penche la tête, tandis qu'on lui ôte son habit de nuit. Immobile et nue, alors que les épines griffent les reliefs de son visage, et la peau tendre de sa nuque. Les servantes fredonnent un chant contenu dans leurs lèvres closes, et lentement, sans gestes brusques, ôtent à leur tour leurs robes blanches. Les tissus sont disposés ensemble pour ne plus former qu'un lit immaculé. Autour d'Ambre, les petites mains s'affolent. On lui applique le baume aux roses, sa peau est ointe, massée, l'onguent la couvre d'une seconde chair odorante. Elle n'ose bouger, mais voit son visage se teinter d'une aura argentée, que la lune et le feu refroidissent et réchauffent

tour à tour. Les servantes tournoient, leurs chevelures glissent sur Ambre, on l'invite à venir se coucher sur le lit de pureté. Blottie contre les tissus encore tièdes, elle tend la main vers les servantes qui la suivent. Elle voit leurs peaux fondre en une chair aqueuse et scintillante, il lui semble que les pieds de roses tout autour se sont approchés. Elle lève les yeux vers la voûte céleste, et ce qu'elle voit l'étonne, un instant seulement : l'ouverture vers le ciel est peuplée de roses ouvertes comme des bouches béantes, et certaines, trop déployées, trop avides et voraces, abandonnent leurs pétales sur les corps qui s'amollissent. La densité du feuillage fait peser sur Ambre son manteau d'humus. Les servantes se pâment. Les mains s'unissent, les cœurs se rattrapent, les peaux cèdent à la fraîcheur dans un même abandon. Ambre est au cœur de cet être hybride, mêlée aux entrelacs de ventres blancs et de toisons revêches, elle éprouve chaque écorchure, endure la plaie qui se déchire, et l'odeur de son sang s'unit au lait onctueux des servantes. L'œil planté sur les belles dames sanguines qui la scrutent avec soif, elle retient son souffle. Dans son ventre cambré, la tension et l'attente. Les tiges lui semblent palpitantes et tordues, fiévreuses rien que pour elle.

Ambre précieuse, ambre divine... Nous t'avons appelée. Nous t'attendions. Nous désirons tes notes dorées, ta lumière et ton fruit. Avec nous, tu vivras la poésie des ombrages. Épouse-nous, échangeons nos fluides et mêlons nos parfums. Ambre... plante tes ongles dans la terre, pousse par en dessous, ne résiste pas. Laisse le sang perler le long de ta gorge, ouvre-toi aux épines amoureuses. Elles embaumeront ton âme en pénétrant ta chair. Le rose du marbre, le rose, c'est le sang des vierges. Ambre...

*

Là-haut, sur son mât de rocailles, le rapace pousse un cri avant de plonger dans le vide. C'est le petit matin, et le ciel déploie sa

dentelle des jours pieux. De son œil moqueur, l'oiseau toise les rayons du soleil reclus derrière la montagne. Il tourne au-dessus de la jeune fille endormie sur la terre froide, auréolée d'une couronne écarlate. Il se demande combien encore il en viendra, des jeunes filles. Elles sont aventureuses et téméraires, rien ne les effraie, et le vide les séduit. A-t-elle eu peur dans sa chute, et quels rêves secrets ont pu guider ses pas ? S'il y a bien un pouvoir qu'il ne possède pas, c'est celui d'entrer dans les songes des marcheuses égarées. Il sait que les rêves forment un monde luxuriant dans lequel on ne peut que se perdre, un monde désorienté, où tout est renversé. Le rapace prend de la hauteur, jusqu'aux caresses du soleil, de l'autre côté, et se laisse dériver vers la vallée Dorée.

Centaurée

JE TE HUME

Je te hume.

La soie de tes cheveux répandus autour de toi, nuage de volupté, senteur boisée.

Ton si doux visage, je le baise du bout des lèvres, récolte une larme et une lapée de mascara coulé.

Ta bouche tremblotante. J'inspire l'air souillé par tes poumons, ton poison essoufflé par nos ébats passés.

Ta gorge offerte, je la lèche là où plus tôt je l'ai marquée. Ton goût se mêle à l'argent de ton collier. Tu frémis. Tes mains sur ma peau nue.

Tes seins et leur châte de sueur, ton odeur voilée. Nouvelle vague alimentant la marée de tes désirs. Tu mouilles. Moi aussi. Tu ondules.

Moi aussi.

Mes baisers s'approchent de la rose mystique qui luit entre tes cuisses dévorantes. D'abord un pétale, que je t'arrache dans un soupir. Dans ma bouche, je le caresse de ma langue, puis je l'avale, te prends en moi. Ta tendresse, je la dévore, la déflore de mes dents aimantes et brutales. Ton sexe s'ouvre sous mes assauts de cruelle délicatesse, et c'est ta tige qui jaillit, serpent végétal qui m'enserme dans un cri. La corde verte de tes envies m'attache, tes épines rasoir me percent la peau, mon sang perle, dégouline en toi, te teinte,

règles à l'envers. Ta bouche vampire rugit, rougit, tes pétales mutilés repoussent sous mon offrande écarlate. Ton cœur se remplit tandis que le mien se vide. Tu serres plus fort. Douleur délicieuse. Craquement d'os. Mon dos se brise. Ma gorge, ta victime. Souffle court, je respire au rythme de ta volonté. Ma bouche ouverte sur tes émois dont je goûte la rosée rouge, en mal de toi. Tes jambes se font tuteurs dirigeant ainsi la pousse de mon sexe gorgé vers ta vénus carminée. Rosiers de morts, attrape-mouche vénéneux.

Tu jouis. Ton jus intime se répand en moi, aussi floral que ton parfum, et tu me fécondes dans l'étreinte mortelle de nos adorations a-rose-ées de péché.

Tu te retires. Je revis.

Tu me humes.

La soie de mes cheveux...

Morgane Stankiewicz

THE SOUL OF THE ROSE

*“Come into the garden, Maud,
For the black bat, night, has flown,
Come into the garden, Maud,
I am here at the gate alone;
And the woodbine spices are wafted abroad,
And the musk of the rose is blown.”*

– Maud, Alfred Tennyson

Le début de soirée est étouffant à l'intérieur de l'appartement. Dans la cuisine, c'est encore pire, c'est une vraie serre. À travers la fenêtre au-dessus de l'évier, j'aperçois les lueurs vespérales danser au-dehors. On a comme une envie de s'y perdre en rêvant un instant. Mère interrompt ma contemplation. Elle me dit de couper les légumes pour le bouillon. Je m'exécute. Nous sommes un dimanche comme les autres, avec ses repas revigorants et ses reportages alarmants à la télévision. Mais quelque chose, je ne sais quoi exactement, me rend particulièrement songeuse en ce dernier dimanche de printemps. La chaleur me rappelle peut-être l'enfance.

Mon travail accompli auprès de Mère, mes yeux errent encore un moment dans le ciel qui s'est assombri trop vite. La nostalgie commence à m'habiter, si bien que je sors de cette pièce asphyxiante pour m'emparer de l'album photo familial. Une fois assise, je fais défiler les pages alourdies par mes souvenirs de Provence. Je tombe sur une photo qui me représente petite, une quinzaine d'années plus tôt, dos à un champ de lavande. Les effluves émanent encore de l'image. Je ferme les yeux, les odeurs de mon passé affleurent plus vibrantes. Je renverse la tête et réfléchis.

Partout, il est des parfums distillant l'innocence. L'odeur des larmes salées chassées par les embruns lors du départ de Père ; la senteur capiteuse d'un absolu de rose aspergé sur mes poignets par Mère lorsqu'elle me quittait un temps ; l'exhalaison foisonnante et changeante du jardin provençal de Grand-Mère. Il y a dans la contemplation de ces souvenirs quelque chose qui relève du songe, de la poésie du songe.

Ma petite enfance est là, rythmée par d'innombrables après-midi ensoleillées où je m'étends dans les ombres de cet Éden pittoresque, admirant Mère danser au soleil. Oui, elle tournoyait au cœur du sanctuaire dont les contours s'imprimaient dans le velours des pétales de rosiers grimpants sur les palissades de granite. Cette dernière image me trouble, si bien que je me mords la lèvre : cela me rappelle le tableau de la chambre interdite.

Une fin d'après-midi de mes huit ans, Mère était partie à la pharmacie sans fermer à clé ladite pièce. J'étais fiévreuse et maussade, bien trop faible pour l'accompagner. À cette époque, Père avait déjà déserté la maison du bord de mer et Grand-Mère venait d'entrer à l'hôpital. C'est à la suite de son décès que nous avons quitté la Provence. Dans cette maison d'enfance, la chambre défendue se situait au bout d'un long corridor, à l'opposé de la mienne dans laquelle j'étais alitée. Mue par une curiosité insatiable et jusqu'alors inédite, je pris la décision de faire jour sur le mystère qui entourait ce lieu. Faiblement, j'atteignis la porte qui ne me résista guère. Après avoir cherché à tâtons l'interrupteur dans l'obscurité, la lumière fut et je découvris une pièce seulement composée d'un fauteuil à bascule disposé plus loin face à un mur. Avancé à son niveau, je fus interpellée par un tableau qui y était accroché, comme une jolie marque au milieu de la surface immaculée. J'appris plus tard qu'il s'agissait d'une reproduction de *The Soul of the Rose* de Waterhouse. La scène peinte représentait une femme recueillant entre ses mains une rose en hauteur. J'étais restée là, complètement ébahie par la

virtuosité de la toile, et, plus encore, pétrifiée par la chaleur qui infusait en moi, chaleur insurmontable mais terriblement délicieuse. Très vite arrachée à mon état second par Mère, je fus durement et justement punie. En effet, Mère me frappa, si bien que je ne fis plus jamais de vagues. Pour autant, au secret de mon cœur, sans trop savoir pourquoi, jamais je n'ai regretté d'avoir bravé l'Interdit.

Cette expérience marqua mon entrée dans l'art. Depuis ce jour, je dessine inlassablement afin de recomposer le tableau de mes souvenirs. Ainsi, j'ai passé les années suivant ma faute à dessiner des roses et ce visage impénétrable se dressant vers elles. Cette obsession, fondamentalement tournée vers le passé, mais constituant le cœur de ma vie nouvelle, m'a conduite à suivre des études artistiques. Mère a fini par me concéder le droit de m'inscrire à l'université, à la périphérie de la ville monotone que nous habitons. Cette opportunité me fit rompre avec la scolarité à la maison : des années de réclusion pourtant adorées et consenties. N'ayant connu pour ainsi dire que le confort de l'amour maternel, mon entrée dans le monde, aussi hostile qu'il me paraissait selon les dires de Mère, me fut très dépayasant.

Tandis que je me remémore tous ces souvenirs, Mère s'annonce depuis la cuisine. Lorsqu'elle arrive dans la pièce, je m'attable aussitôt. Nous nous signons, puis elle chante le bénédicité de sa voix cristalline avant de se signer une seconde fois. Je l'imité, en silence. Quelques minutes plus tard, je demande la permission de sortir de table, et, une fois que cela m'est accordé, je dépose un baiser sur la joue de Mère et me dirige vers ma chambre. Comme chaque soir, je prie, agenouillée sur le plancher, les coudes enfoncés dans le lit. Puis, je me couche, m'immergeant dans le sommeil avec l'intime conviction d'un meilleur lendemain.

Le jour suivant, je me réveille radieuse et m'attable à ma coiffeuse comme chaque matin. Mère entre alors dans ma chambre sans frapper, comme à son habitude. Elle se tient derrière moi et me

sourit à travers le reflet du miroir avant de caresser mon visage du bout des doigts.

Elle me prend ensuite la brosse des mains afin de natter mes cheveux que je teins d'un blond plus clair que ma couleur naturelle. J'observe avec satisfaction mes traits saillants, finement sculptés dans le marbre rose, et surtout, ces yeux de jais qui illuminent mon visage. Je porte mon regard sur Mère, religieusement captivée. Ce visage traduit une vie éprouvante. Elle m'a élevée, éduquée, et, surtout, chérie, sans aide – du moins, depuis la mort de Grand-Mère.

Nous prenons le temps d'échanger quelques mots. Elle m'enlace et dépose un baiser sur mon front avant de partir travailler. Quant à moi, j'admire par la fenêtre le mauve du ciel en la regardant s'en aller. Après quelque méditation, je me rends à mon cours. Je profite du sentiment de plénitude qui m'envahit en foulant l'herbe perlée de la rosée. Le vent est caressant. En Provence, il aurait l'odeur de la mer. Mais très vite, ma nostalgie s'éteint à la vue des bâtiments gris de l'université.

Lorsque j'entre enfin, non sans réticence, dans la salle de cours, l'atmosphère s'avère hostile : les odeurs de sueur et de renfermé y règnent. Je baisse la tête, me précipite au fond de la salle, près de la porte de sortie. Mais, à mi-chemin, une senteur me trouble. Elle exhale quelque chose de frais, de fruité mais surtout de floral. Finalement, je m'assois, habitée. Je cherche la composition du parfum, que je note sur une feuille de papier vierge. Notes de tête, à coup sûr de la rose, et, sans doute, de la framboise ; notes de cœur, du jasmin, et, définitivement, du cassis ; et enfin, notes de fond, de la vanille, de la vanille de Madagascar, celle qui sent si bon.

Je relève la tête et pose mon crayon. En réalité, instinctivement, je devine que cette fragrance vient de la nouvelle élève, elle rayonne depuis l'avant-dernière rangée. Le cours a déjà commencé, mais il m'est difficile de l'écouter. Je la regarde attentivement, et soudain,

quelque chose me frappe encore plus que son odeur. Elle ressemble tant à la femme du tableau de la pièce interdite que cela en est troublant. Sa peau a l'aspect du coton et la couleur d'un bouton de rose. Son petit menton rond achève le visage tandis que ses yeux s'étirent vers ses pommettes hautes et colorées. Et puis, il y a ce roux, ce roux flamboyant noué en un chignon bas. Le rose me monte aux joues lorsqu'elle se tourne vers moi. Jusqu'à présent, cet échange de regard s'avère être le seul depuis plusieurs semaines, les autres étudiants m'ignorent presque toujours. L'heure passe sans que je parvienne à me concentrer sur mon esquisse.

Lors de la pause, je la vois se lever pour se diriger vers les machines à café. Inconsciemment, je la suis et m'arrête derrière elle. Je fais mine d'attendre pour me servir une boisson chaude et, au premier regard, j'engage la discussion avec ma maladresse habituelle. De sa voix chaude, presque soufflée, elle me répond. Elle s'appelle Sore, elle habite dans le jardin botanique, sa mère en est la gardienne. Sore est d'origine scandinave, sa famille est de Bergen. Dans un premier temps, elle reste évasive sur sa vie. Puis, très vite, elle se perd dans de longues tirades ponctuées par un accent velouté et un éternel sourire. Je savoure cet instant : quelque chose en moi vacille, les mots m'échappent. Se répand cette chaleur dans mon corps, la même chaleur qu'à la découverte du tableau de la chambre interdite.

Les jours qui s'écoulent me paraissent interminables. Je ne vois plus Sore. Je n'en dors plus, ou bien deux-trois heures seulement entrecoupées de cauchemars nébuleux. Un jeudi, je me lève tard et manque les premières heures de cours ; ce qui n'arrive habituellement jamais.

Finalement, en fin de journée, je revois Sore fraîchement sortie de sa convalescence. Hélas, nous avons peu le temps de converser. J'apprends toutefois qu'elle rêve de devenir plasticienne.

Puis vient le lendemain. Je la retrouve : elle a repris des couleurs. Nous discutons davantage. Elle dit qu'elle aimerait réaliser une performance artistique à mes côtés. Je dis oui, mille fois oui. À la fin de la journée, dans le hall de l'université, je me faufile entre les étudiants qui affluent bruyamment. J'ai chaud et mon cœur me fait défaut. Je m'arrête, exténuée, un peu plus loin de l'entrée. Mais soudain, je me retourne, comme saisie par une présence. Sore est devant moi, à seulement quelques mètres. Elle aussi est essoufflée. J'essaie de me calmer, mais j'ai l'impression d'étouffer. C'est alors qu'elle avance. Bientôt, elle se tient à moins d'un mètre de moi. Tout va très vite : une question d'elle, une réponse de moi. Des paroles échangées. Des regards. Des sourires. Des joues qui s'empourprent. Et enfin une promesse. Celle de se voir ce dimanche, au jardin botanique, après la messe.

Ainsi, arrive le dimanche matin. Depuis l'entrevue avec Sore, je dors mieux, mais il me semble que la fatigue s'empire. De fait, au lever du lit, je tiens à peine sur mes jambes, tant j'ai accumulé de nervosité. Lorsque vient l'heure du déjeuner, Mère s'inquiète de mon regard livide. Elle est vexée que je ne m'étende pas plus sur ma fatigue. Nous finissons le repas et c'est dans l'entrée, avant de partir, qu'elle tente de me rassurer en caressant ma joue :

— La seule personne qui peut te comprendre, c'est moi. Je sais tout de toi, c'est moi qui t'ai faite.

Sur ces entrefaites, nous partons ensemble pour la messe, main dans la main, comme à notre habitude. Dans la petite église, je m'impatiente, j'ai le cœur qui palpite à tout rompre. Je n'écoute plus le prêtre. Mère le remarque : l'assemblée se lève. Alors, je me laisse porter par la foule sous le joug maternel. Ma voisine saisit ma main moite, je serre celle de Mère. En effet, je transpire et tremble tout à la fois. Avant même que je prenne conscience que la messe touche à sa fin, les croyants sortent de l'édifice. Je suis le mouvement de la

foule, encore et encore. Autour de moi, rien n'est palpable : l'horizon s'embrouille, les maisons s'effondrent, et les passants se confondent.

Avec efforts, je marche sur les talons de Mère. Soudain, elle s'arrête pour récupérer des roses chez la fleuriste près du cimetière. Puis, c'est à la boulangerie que nous nous arrêtons pour acheter notre pain de ce jour. Je lui tiens le bouquet tout en attendant, hale-tante, devant le commerce. Une voiture me dépasse en trombe, me prenant par surprise. Le bouquet me tombe des mains. Une épine oubliée par la fleuriste me blesse, le sang coule abondamment avant que je m'en aperçoive. J'aspire dans ma bouche le rouge qui s'écoule de la blessure jusqu'à ce que la source se tarisse.

Sans que je m'en rende compte, nous sommes déjà à la maison. Libérée, je rejoins Sore qui m'attend sur le lieu du rendez-vous. Elle porte une longue robe bleu ciel, en accord avec ses yeux. Cette couleur forme aussi un joli contraste avec sa chevelure qui ondule en cascade jusqu'à ses reins. Ses cheveux sont ornés de perles ondules et encadrent son visage de nymphe, pâle et éclatant. Quand Sore m'aperçoit, elle lève la main et me fait signe de la rejoindre. Elle arbore un air rieur faisant penser aux représentations du grec Momus. Nous entrons dans le jardin où nous restons silencieuses, presque méditatives. Le temps semble suspendu. Sore ouvre la marche sur un chemin de pierre sinueux, et laisse, derrière elle, une main libre que je saisis. Sa paume, à elle, n'est pas moite. Nous traversons une fabuleuse allée que surplombent des arches enserrées de rosiers grimpants. Sore et moi nous dirigeons ensuite vers la serre. Elle est actuellement interdite au public, mais personne n'ira vérifier si nous y sommes. Souvent, Sore s'y rend le soir lorsqu'elle ne trouve pas le sommeil. Je l'imagine dans une chemise de nuit en soie rose la recouvrant jusqu'à la naissance des cuisses. Je rougis. Nous entrons dans le bâtiment, les doigts toujours entremêlés. Nous dépassons un bassin de carpes *koï* et entrons dans la serre principale. Le décor luxuriant dégage une odeur indescriptible, même pour mes

sens aguerris. De tous côtés, l'eau inonde les espèces végétales et les champignons saturent la terre. Bientôt, je suis hypnotisée, et ce, jusque dans la vue, mais heureusement Sore me guide de son parfum. Soudain, elle s'arrête. Ivre, je caresse un fruit rouge en forme de cloche, puis je lis le nom de la plante à voix haute : *Punica granatum Nana*. Sa fleur a la même teinte que les cheveux de Sore, alors je la cueille et l'y dépose. Comme pour me répondre, Sore prend le fruit que je câlinais, une grenade naine, puis l'ouvre d'une main agile. Elle porte alors le fruit à mes lèvres. Le nectar, drôlement acide mais parfaitement sucré, coule le long de mon œsophage. Elle m'essuie la bouche d'un geste gracieux. Son souffle chaud est désormais près de moi. Puis, elle me regarde droit dans les yeux, habitée. L'ourlet duveteux de sa lèvre supérieure, duquel ruisselle une sueur semblable à la rosée du matin, se dresse faiblement comme pour murmurer un secret. Ma main remonte sur son poignet, son pouls révèle que les battements de son cœur sont parfaitement réguliers. Sore longe du bout des doigts mon échine et remonte jusque dans ma nuque. Entre ses ongles effilés, elle emmêle mes cheveux. Puis, doucement, elle pose ses lèvres sur les miennes. Un embrasement me traverse. Je presse ma bouche contre la sienne, attirée par elle comme je suis attirée vers la terre. Une goutte de sueur acidulée coule le long de ma joue qui s'échoue dans l'écume de notre baiser. Soudain, alors qu'elle enserme ma taille pour la mêler à la sienne, je tressaille. Une image s'impose à moi : Mère. J'ai un violent mouvement de recul. Sore me regarde, incrédule. Je quitte son étreinte et m'enfuis en courant de la serre, puis du jardin.

Dans la rue, je ne cesse de courir tandis qu'une petite voix m'accable. Une peur noire me traverse, et je cours. Je fuis sans but, mais, très vite, j'atteins l'appartement où Mère est surprise de me voir rentrer si agitée. Je reprends péniblement ma respiration tandis qu'elle s'interroge. Je ressens viscéralement son emprise. Alors je me

redresse, et je me dis qu'au fond, Mère ne m'en voudra pas, encore moins, si je lui dis la vérité :

— J'aime une fille de ma classe.

Mère reste silencieuse, ses fins sourcils se froncent, puis sa bouche se tord avant de se refermer dans une expression sévère. Et froidement, par des mots assassins, elle décrète :

— Tu ignores dans quel abîme tu t'es plongé, ma pauvre enfant. Je sais mieux que quiconque ce qui est bon ou mauvais pour toi !

Je ressens une vive douleur dans la poitrine qui s'étire, s'étale, se transforme... Mais elle continue, plus durement encore :

— L'université, c'est fini, tu ne quitteras plus la maison ! On trouvera bien ce qu'on va faire de toi. Tu es comme ton père, lâche et corruptible...

Je suffoque. Ces mots s'impriment sous mes paupières, et tandis que Mère continue de me parler, ma vue comme mon ouïe se troublent. Je m'évanouis.

Il est tard lorsque je me réveille en sursaut dans mon lit. J'ai dormi bien que j'aie fait un cauchemar. Je ne m'en souviens plus. La chambre est sombre et oppressante. Je me redresse, j'allume la lampe de chevet. Le calme ne revient pas avec la lumière. Une douleur dans la poitrine : je ne peux m'empêcher de penser à Sore que j'ai abandonnée dans le jardin botanique. Alors ne pouvant résister à son appel, je me lève et me précipite pour la retrouver, peut-être m'attend-elle encore dans la serre ?

Je sors de ma chambre et vérifie que Mère est bien endormie. C'est décidé : je ne veux plus vivre enfermée. Alors, avec hâte mais discrètement, je sors de l'appartement puis je cours comme si ma vie en dépendait. Mes pieds nus s'écrasent sur les pavés. En quelques minutes, j'atteins les grilles qui me séparent de Sore. Je les escalade aussitôt. Ma robe se déchire lorsqu'une de mes jambes les franchit et je tombe dans les buissons. Cependant,

je reprends aussitôt ma course. Haletante, je refais le chemin effectué plus tôt. Au loin, avant la serre, j'aperçois des lumières au sol qui révèlent Sore, en kimono carmin, sous les arches de roses que nous avons traversées main dans la main. Lorsque j'arrive à son niveau, je reste muette. Je ne sais quoi lui dire : toute excuse formulée aurait un goût amer. Son visage est endormi, paisible, seulement éclairé par la faible lueur blanche qui vacille en contrebas. Mais soudain, ses traits se déforment en une grimace bouffonne. Je ne sais plus si je vis ou si je rêve. Je soutiens sa tête tandis que ses traits continuent de se distordre. C'est dans un cri qu'elle me pousse contre les parois des voûtes florales.

Aussitôt, les rosiers grimpants serpentent sur mes mains, sur ma taille, puis mes genoux. Les tiges, me soulevant de terre, emmailotent peu à peu mon corps jusqu'à déchirer entièrement ma robe. Tandis que Sore jette sur moi son regard éthéré, je me débats contre les rosiers qui finissent d'entraver mes mouvements, projetant mes bras en l'air. Mon corps, sclérosé en une cambrure grotesque, est offert à Sore qui encercle de ses mains froides mon visage brûlant. Alors que des roses transpercent désormais mes membres, Sore dépose un long et profond baiser sur mon front. Mon visage maintenant noyé dans sa nuque me permet de humer pleinement son odeur. Son parfum m'enivre, il m'inonde, il me noie. Instinctivement, je me démène, presque asphyxiée. Soudain, Sore mord mes lèvres apprivoisées, les incise de ses dents tranchantes, les dévore de ses désirs inextinguibles. La douleur injecte en moi l'enfantine chaleur qui désormais explose dans mon bas-ventre. Sous le poids de cette sensation lointaine, mes muscles se contractent. Je suis à la fois apeurée et subjuguée. Mais Sore, enchanteresse, redouble d'artifices, promenant avec délice ses griffes sur mes reins nus, entaillant ma peau jusqu'à la chair, pétrissant mes seins jusqu'à la graisse. Mon corps convulse, se dénature en une posture encore plus complexe. C'est dans un dernier râle que je finis par m'abandonner

The Soul of the rose

à ce succube. Mes nerfs lâchent tandis qu'elle se repaît de la sève qui jaillit de mon corps, délicatement ravagé. Gavée et l'air béat, elle s'éloigne de mon regard. Et pourtant, je la sens encore, son odeur se répand : celle de la chambre interdite.

Julia Duquenoy

MENÉ PAR LE BOUT DU NEZ

C'est bientôt la Saint-Jean et dans les rues c'est l'attroupement. La ville accueille les célébrations et le roi viendra comme chaque année allumer le feu place de Grève. Et si le ciel le désire, il ne pleuvra pas au solstice, car on dit partout en ville qu'il y aura des averses jeudi.

Pourtant, nous sommes mardi et il fait grand soleil.

Depuis ce matin, les colporteurs et marchands s'agitent et vendent à qui veut bien leurs babioles et colifichets. Toi sur le pavement, la grimace habile, tu t'agites avec ton grand luth entre les mains. Les enfants accourent, agrippent tes hauts-de-chausses et ta casaque. Ils sautillent sur ta coiffe qui sert d'écuelle à monnaie et demandent encore de la musique. Ils sont mauvais mécènes et tu en ris. Bien gentil, ton instrument à bout de bras, tu continues à faire chanter la rue pour trois fois rien et même les pavés dansent lorsque tu fredonnes tes airs du lointain. Et nous, gardes, nous nous sommes arrêtés, appuyés sur les hampes de nos armes pour t'écouter. Les passants te jettent quelques sous et te réclament de nouvelles chansons. Alors tu te baisses, ramasses et recommences.

« Aprochiez vos mes amy ! »

Mes camarades s'avancent, j'en fais de même. Tu nous fais rire avec tes chants grivois qu'on hurle, nous, dans les tavernes mais jamais en plein jour. Tu me rappelles mon frère Gauthier, gauche et radieux à la fois. Alors je jette un écu dans ton chapeau et la musique s'arrête. Tu te penches, te saisis de la pièce et te moques de ma hallebarde, tu prétends que c'est un grand fusequoir.

Je ris jaune. Les gars et moi passons notre chemin et dans notre dos tes mots nous accompagnent :

« Jusques a ce qu'il reviendra
Jamais ne feray chiere lie,
J'ayme bien celui qui s'en va
En priant Dieu que le conduie. »

Si Dieu le veut, oui, on se reverra.

*

Le mercredi, je te revois sur la grande place où tu fais montre de tes talents. Tu partiras sans doute le lendemain de la Saint-Jean comme tous les artistes de rue qui arnaquent les passants. Autour de toi une grappe de gens, des femmes, dont les mains sont occupées par des fleurs. À tes pieds, une hotte de roses blanches, tu ne l'avais pas hier. Ton panier fleuri exulte le miel, celui qu'on récolte durant les chaudes après-midi d'été, celui que je récoltais avec mon oncle en province. As-tu remarqué comme les pucelles rougissent lorsque tu offres tes roses ? Et as-tu remarqué que leurs gloussements ressemblent aux cris des oies qu'on va tuer ? Elles pavoisent, murmurent entre elles. Mais lorsque tu me vois, la mélodie s'arrête et tu accours comme un fou vers moi.

« Sieur fusequoir que vez la ! »

Une gerbe de roses à la main, tu dis que tu offres des fleurs aux belles dames de la cité du roi, car pour la Saint-Jean, pas meilleur présent. Sourire en coin, tu en décoches une de ton bouquet que tu agites sous mon nez. Les damoiselles regardent, amusées, confuses, puisqu'un garde et un turlupin font rarement bon ménage.

Mesquin, tu flanques entre les boutons de mon pourpoint une de tes roses. Elles viennent d'Italie selon tes dires et puisque je te réponds que c'est impossible, car les cités d'Italie sont à mille lieues d'ici, tu me rétorques qu'avec toi tout est possible. Sourire sous tes yeux vert d'eau, tu glisses tes doigts davantage sous mon manteau. Tu enfonces ta fleur, ta paume et mon cœur fait un bond. Car le miel et ta main, c'en est déjà trop.

« Hé, tu sant cela l'amy ? »

Les épines de la rose griffent ma chemise et tes phalanges y courent comme sur tes cordes en boyau. Je ne porte pas de robe et pourtant tu me regardes avec les yeux d'un voyou. Tes manches sentent le houblon, la pisse et le musc de l'Est. Tu sens le vice et la caresse. Cette rose contre moi, elle suinte le miel, elle pue le sexe et ma main tressaille sur la hampe de la hallebarde.

« La nuit, jé ne puis dormir... Ah non, mon amy, non. Et demen à la Saint-Jean oncore moins. »

Je déglutis, tu te moques dans ton patois occitan. Ta paume s'écarte et laisse dans les plis de ma boutonnière pendre ta fleur coupée. Sans gêne, tes yeux plongés dans les miens, tu recules, égrillard. Mes camarades ont dit te connaître la dernière fois, ils disent qu'on te surnomme Théo...

« Mon cuer aultre ne choisira
Fors que luy seul, jour de ma vie,
Quelque chose que nul en die,
Tous jours de lui me souvendra. »

Au parfum de la rose

Fredonnes-tu lorsque je quitte la place, ta rose dans une main, mon hast dans l'autre.

*

Nous voilà jeudi et le ciel est furieux. De l'orage et des éclairs depuis le petit matin. Le roi a annulé sa venue, mauvais présage. Les Parisiens sont mécontents, on crie au scandale, le peuple veut voir brûler l'immense amas de bois. En vain, les plus bruyants sont mis au fer. Sous le crachin, trempés, nous arpentons les rues, si sombres sous le ciel bouché qu'on se croirait en novembre. Car grand feu ou pas, les gardes avancent au pas.

Sur la place, tu es là, sous l'auvent d'un vendeur qui a accepté de t'abriter. L'instrument emballé dans un tissu rapiécé gît à tes pieds. Tu me fais signe, j'avance et dès que je suis à ta hauteur tu insistes. Alors je te donne une adresse, un toit pour ce soir. Mon camarade me regarde hagard. Ce jour-ci je pars plus tôt, car j'ai une soi-disant mauvaise fièvre.

Devant la maison, dès que je pousse la porte, curieux tu t'invites. Je me dis que si je t'avais poussé, tu te serais brisé, car tu es si frêle, Théo.

« T'ale pas laisser ton amy dehor. »

Tes iris transparents m'observent, deux beaux miroirs d'eau, tu ressembles presque à un fils de bonne famille. Ton regard se porte ensuite sur la rose de la veille, plongée dans un godet, sur la pauvre table de la pièce que je loue à la semaine. Tu me railles, prends possession de l'unique chaise et fouilles dans ton sac.

« Chechi es vraiment pas de chance pour mes affaires, mais

je joer du lut pour te ce soir, car il n'y a que te qui sav vraiment apprecy. Tope é masse le fusequoir.» cries-tu avant d'engorger la vinasse tirée de ta besace. Puis tu vides le soliflore de fortune, l'eau se répand, la rose tombe et s'effeuille. Et dans ce verre, tu verses ta drôle de liqueur, tu y ajoutes une pincée d'herbes trouvées dans les poches de ta cape, et le vin devient si opaque qu'il ressemble à de la mélasse. Folie pure, j'avale comme un brave et tu ris aux éclats. Ta gnôle est forte, j'en ai presque envie de vomir. Tu me regardes de côté, amusé, les yeux fixés sur moi.

« Fusequoir, avuec ton cheveul moieté grison, ti veraiement que un garde cendre. »

Et je te dis que si j'étais un garde-cendres, tu pourrais au moins me donner tes cendres. Alors tu te lèves, t'avances vers moi et attrapes mon visage. Tes lèvres, lorsqu'elles épousent les miennes, sont aussi douces que celles de ma mère qui m'embrassait le front le soir, plus douces même. Tu es si beau Théo, même si tu sens toujours l'urine chaude, le vin vinaigré, le miel de sauge et ta rose fanée. Contre moi, tes phalanges parcourent mes mèches poivrées. Et ta langue, c'est un serpent sucré. Ne suis-je pas mauvais, avec mes bras ballants, ne sachant quoi en faire ? Je n'ai jamais touché un autre homme et tu le sais, alors c'est toi qui nous touches pour deux, je me sens comme un enfant.

Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme.

C'est ce que disent les textes sacrés. C'est ce que dit l'abbé. C'est ce que m'a dit mon père lorsqu'il a voulu me marier. Mais la lumière, la lumière Théo, toi tu sais Théo, oui je suis certain que tu sais, car tu as prié Théo, tu as prié Dieu chaque jour pour que

je revienne t'écouter. Pour toi Théo je veux bien me vautrer dans le stupre, je le veux bien oui, mais seulement si c'est avec toi.

Alors mes yeux se ferment, tes mains me traversent, dénudent ma chair, une chaleur dans le bas-ventre me caresse. Mes reins se courbent, tu entres en moi, tu entres dans mon corps et puis plus rien.

Je me souviens juste de l'orage, je crois que j'ai crié.

*

Nous sommes le lendemain de la Saint-Jean, à mon réveil j'ai l'impression que je vais mourir. Ma tête me fait si mal que j'en ai la nausée. Et sur mon oreiller, un liquide sombre, poisseux, nauséabond. Je me suis déjà vidé. Chancelant, mes hanches me tirent, je veux juste un peu d'eau. Debout face au seau, louche en main j'avale trois grandes gorgées. Enfin, je remarque et écarquille les yeux. Les tiroirs de la chambre sont retournés, le plancher éventré et la caissette cachée dessous avec son or, envolée. Théo n'est plus là, il m'a dépouillé, il m'a trompé.

Lorsque j'arrive au corps de garde, les yeux rouges, le teint vert, on me demande de partir sur-le-champ, sans me donner d'explication. Demain, je ne reviendrai pas, j'ai rendu mes insignes, à contrecœur. Le garde qui m'accompagnait la veille a hurlé haut et fort que je faisais honte au royaume de France, à l'Église et que je n'étais qu'un sale fot-en-cul. Tout le monde a bien compris, ils se sont écartés en grimaçant et m'ont craché dessus lorsque je suis sorti.

Chancelant seul dans la rue, j'aurais bien eu besoin de m'accouder à la hallebarde qu'on m'a ôtée. Et lorsque j'arrive dans ma chambre, encore saccagée, ma rose blanche m'y attend, toute piétinée. Je regarde mes mains tremblantes et mes larmes y tomber.

Mené par le bout du nez

J'ai tout perdu.
Je ferai mieux de rentrer voir ma mère.
Je ferai mieux d'affronter de nouveau le regard de mon père.
Je ferai mieux de trouver refuge chez mon petit frère.
Mon père avait raison.
Il vaudrait mieux que je me pendre.

Wendy Charles

ROSA CARRIS

Deux hommes marchaient dans un jardin
Dans une roseraie, à côté d'un bassin.
Tout est calme, ils sont seuls, à l'aube de ce petit matin.
Soudain, ils croisent une rose au détour d'un chemin.
Si Belle, si Rouge,
Ils la prennent à deux mains.
Et le premier homme tombe sous son charme.
À peine vue qu'il veut en faire sa Dame,
Sa monogame.
Elle a l'odeur de celle qui irait bien avec la sienne,
Le parfum idéal pour en décorer son obscène.

Il dit, son ami pour témoin :

« Oh, le laurier rose.
Oh, l'aconit !
Qu'elle est pure la salope évangélique !
Qu'elle est belle, tant qu'elle me donne la trique !
Oui, dit l'homme, je vais la cueillir,
Lui promettre mon avenir.
En faire ma femme,
Du moins jusqu'à ce qu'elle fane. »

Satisfait, il s'en va la payer,
Sortir sa bourse pour l'arracher.
Mais l'autre homme, le second, tend l'oreille quand son ami part.
Il s'approche et l'écoute, la propriété du connard.
Et soudain il a peur.
Il perd une rêverie sur son cœur.

Au parfum de la rose

Car sur son chant,
Celui de la fleur,
Il n'y trouve aucune douceur,
Aucune pueur.

Non, il l'entend, l'horrible.
Pire que son ami prévisible.
Il l'entend, elle qui stridule :
« Qu'il est tendre, mon époux ridicule,
Avec son amour crédule ;
Égoïsme sans scrupule !
Crois-moi tienne,
Altérable,
Crois-moi chrétienne,
Crois-moi agréable
Allez,
Encore,
Étale-toi sur mon corps. »

Et il voit, l'ami,
Sa géniale comédie.
Il voit le poison derrière les pétales,
Il voit la sorcière derrière la fleur,
Et il en pleure.
La Beauté est morte
Écrasée sous son intelligence létale.
Son rouge est écarlate,
Son sensuel est sexuel,
Et d'un coup, il y a une créature sous la femelle.
Quelle horreur !
Plus de silence pour cultiver son ardeur !
Débordante d'appétit,

Rosa Carris

Elle sourit,
mauvaise,
un sourire plein d'épines,
Pleines de canines.

« Mon nom est *Rosa Carris*
Et je serai ta plus belle cicatrice.
Ah !
Qu'il prend forme, mon maléfice
Quand je viens boire une gorgée de ton supplice.
Toi, mon délice,
Ta sarisse,
Comment résister à cette passion salvatrice ?
Cueille-moi,
Qu'on mette du sang sur le matelas.
Oui, bien sûr le mien, du moins tu le croiras.
Allez, viens embrasser ta Lamia.

Mon âme est un hapax
Ma consistance un climax.
Cueille-moi
Mais *sais*
J'ai vécu avant toi
Et je vivrai bien après.
D'ailleurs, sais-tu ce qu'il dira, le prochain toi ?
Quand il viendra me caresser avec son désir gras ? »

L'ami recula,
Terrifié.
Cette rose avait été arrosée par le sinistre de la Vérité.
« Il dira :

*Elle est encore plus belle qu'avant, ma chérie !
Plus belle pour moi que pour l'ancien qui avait partagé son lit !*

Oui,
Zetian,
Messaline,
Tudor,
Catherine,
Souriez
J'ai dévoré mon mari.»

Lorena Veln

GUNTHEL UND WARDĀ

Allongé sur un linge trop sale, dans une petite pièce mal éclairée, un homme semble se reposer. À ses côtés, recroquevillée sur le bas du matelas, une jeune créature nubile passe nonchalamment la main sur son torse. Ses longs doigts graciles courent le long d'une profonde balafre, détaillant de leur tracé l'entaille apaisée. L'homme tressaille à son passage, mais n'en laisse rien paraître, serrant juste les dents. Néanmoins, cela n'échappe pas à sa compagne, qui se laisse rouler sur son torse, cherchant son regard, l'œil brillant, sans retirer ses doigts de la cicatrice. Sa bouche s'étire en un timide mais tenace sourire, alors qu'elle remonte avec douceur sa main vers son menton, passant lentement sur ses tétons, y attardant son majeur avant qu'il ne suive le reste de sa main vers la gorge de l'homme. Celui-ci lui saisit le poignet, toujours sans lui offrir le moindre regard. La jeune femme, bien que surprise, n'en sourit que davantage et approche délicatement ses lèvres de la main masculine. Ses dents se desserrent, libèrent une longue langue qu'elle déplie, pour caresser les doigts refermés de l'homme, qui ne sourcille toujours pas. La créature remonte son visage vers le sien tout en rabattant son bras entenaillé contre son cœur, le nichant dans sa généreuse poitrine.

Elle sent contre sa bouche le souffle saccadé de son partenaire, dont la lutte semble de plus en plus rude. Tout bas, elle murmure :

« Ne me fais pas languir comme ça... Ce n'est ni très plaisant ni courtois.

— Arrête, je n'ai pas envie de jouer avec toi maintenant !

— Pas envie mh ? Laisse-moi vérifier ça... »

La main habile de la sublime créature trouve aisément le chemin vers l'objet de ses convoitises, déjà palpitant. Elle esquisse

une grimace, tant d'amusement que de plaisir à son contact chaud, et passe subtilement le bout de ses ongles contre la chair gorgée, traçant des sillons imaginaires le long du membre suppliant qu'on mette un terme à son calvaire. Bien vite, les ongles deviennent des doigts et la poigne de la femme se serre, tandis que celle de l'homme se fait plus tendre autour de son poignet, le relâchant presque. Elle adapte le rythme de sa main à celui des pulsations de l'organe, débute un va-et-vient langoureux et appuyé, accélérant lentement et progressivement la cadence, selon les affres respiratoires de son vis-à-vis, qui daigne enfin plonger ses yeux dans les perles ardentes de la tentatrice. De sa main libre, il se saisit de sa chute de reins :

« Oh ? Tu te décides enfin, souffle-t-elle, mais tu ne crois pas que c'est un peu... tard ?

— On devrait vite le savoir. »

À ces mots, l'homme de cette même main ramène le corps de la jeune femme près de son entrejambe, afin de sentir couler la cyprine le long de son sexe. Celle-ci ne rougit pas, mais au contraire prend immédiatement les devants et d'une main experte, insère la verge en elle et réfrène un soubresaut par un mouvement de hanches assuré. Elle se penche à son oreille :

« Ah, tu le prends comme ça ? Tu n'as pas peur que ça se retourne contre toi ?

— Si ça doit arriver, ça arrivera. Mais avant ça, je t'aurais au moins arraché ce petit sourire narquois... »

Il dégage sa main d'entre ses seins et lui saisit fermement les cuisses, la surélève avant de l'empaler de toutes ses forces d'un coup sec, suivi de plusieurs autres irréguliers. Les paupières de l'insatiable tressaillent et sa bouche s'entrouvre. Ses yeux se plongent

à nouveau dans les siens et la bouche toujours entrouverte, elle débute une série de va-et-vient endiablés. Les deux corps fondent et se confondent, entremêlement de membres et de rôles, chacun s'adonnant sans s'abandonner, sans fléchir. Tous deux conscients et pourtant si imprudents, chacun jugeant l'autre tout en prenant garde à ne pas trop s'enfoncer, s'épandre, dans cette voluptueuse tentation.

Peu à peu, les sons se raréfient, les mouvements se font plus vifs, moins langoureux, l'action devient mécanique. Et bientôt, plus rien ne vibre alors que tout tremble. Un soupir las vient conclure l'échange et après un temps, la jeune femme irritée se courbe sur l'homme. Ses cheveux chutent en cascade sur son visage fermé :

« Pas pour cette fois non plus...
— On dirait bien. »

L'homme bascule avec nonchalance sa partenaire sur le côté, qui ne proteste pas. Tous deux semblent attendre les mots de l'autre, mais aucun ne veut être celui qui les prononcera. Alors ils guettent, dans un silence pesant, leur réaction respective. Dos à dos, dans une posture repliée, apathique. L'homme, enfin, brise le silence, devinant sans peine l'expression de soulagement sur le visage de la jeune femme.

« Je n'ai pas...
— Pas un mot, tais-toi.
— Désolé. »

Pourquoi s'excuse-t-il ? Il ne le sait pas lui-même, après tout ce n'était pas de sa faute si les choses en étaient arrivées là. Lui, il avait tout au plus fait preuve de curiosité, comme sans doute beaucoup d'autres avant lui, et sûrement d'autres après lui. Non, lui n'avait

que trouvé l'objet, un peu trop bu, été un peu trop seul, un peu trop saoul. Oui, ça ne pouvait être que cela. Jamais il n'aurait consciemment désiré cette situation. Quel genre de fou l'aurait voulu ?

Sa compagne, lasse de son silence, se retourne, le visage empreint d'une colère sourde.

« Tant que tu joueras à ce petit jeu, ni toi ni moi ne serons en paix, déclare-t-elle. Tu sais pourtant que c'est inutile, tu l'as bien vu non ?

— La ferme !

— Tu perds ton temps et surtout le mien, tout ça pour quoi ? Ton sang coule toujours. Qui sait dans combien de temps, de semaines, de jours...

— De mois, d'années... en effet combien de temps ? »

Elle se renfrogne, agacée par cette défiance nouvelle.

« Tu ne peux pas gagner, le temps t'est compté. Bon gré mal gré, tu ne pourras t'en défaire, c'est une fatalité.

— Vraiment ? Ma mort, peu importe la cause, te libérera, tu en es sûre ? »

Un long silence s'ensuit, la créature captive fulmine derrière son visage d'ange, un incendie vient de s'allumer dans son être. Une sensation nouvelle, terrible, étrangère, est venue se loger insidieusement en elle : la peur.

À l'aube de ce silence lourd de sens, l'homme se retourne pour lui faire face, ne trouve là qu'un dos bien plus raidi qu'à l'accoutumée, qu'il caresse d'une main revigorée. Aucune agitation ne paraît sur la peau ivoire, que seule une respiration posée vient animer.

« Tu joues vraiment un jeu dangereux, Gunthel Rove. Bien peu ont autant joué, mais sache qu'aucun n'a jamais gagné. N'y pense pas, tu ne seras pas celui-là, je le sais.

— Si tout est joué, tu ne verras aucun problème à ce que je tente le coup ?

— Tu regretteras ton arrogance et plus tôt que tu ne le crois.»

Il lui saisit les cheveux et lui tire la tête en arrière, amenant son cou au plus près que son geste lui permet. Elle ne proteste pas, mais son regard en dit plus long qu'une quelconque parole. Puis les yeux dans les yeux, il lui déclare :

«J'attends de voir ça, j'espère que tu t'y prendras mieux la prochaine fois.»

Elle émet un sifflement réprobateur et arrache ses cheveux de sa prise. Toujours de dos, elle déclare :

«De nous deux, je ne pense pas que ce soit toi qui sois le plus à plaindre. Tu es vraiment un incapable et avant que tu ne rendes ton dernier souffle, je m'assurerai que chaque parcelle de ton âme l'ait bien compris.»

Gunthel se rapproche et contre ce dos frêle, laiteux, accole sa verge, elle aussi revigorée.

«Tu es vraiment le pire des animaux..., réplique la jeune femme.

— Et toi, ma simple chose.

— Ridicule, ton petit stratagème ne fonctionnera pas.»

Éprouvé par une nuit sans sommeil, loin d'être la première, Gunthel adossé à la fenêtre contemple sur la couche les traits faussement sereins de sa compagne imposée. Il se désespère de la trouver toujours aussi désirable. Ses cheveux sombres, qui oscillent du noir au pourpre, au rythme de ses respirations muettes, se soulèvent sur

sa poitrine. Oui, il la désire autant que l'on peut désirer, autant que son faible esprit peut le lui concéder, autant que son minable cœur peut encore battre. Et pourtant, il ne doit s'y laisser prendre. Pas un instant, pas un répit ne pourra jamais venir apaiser ses tourments, pas tant qu'il ne souhaitera s'abandonner, corps et âme.

Il la désire ardemment, mais il ne l'aime pas. L'amour est un luxe qu'elle est incapable d'offrir, une chose, qui, peu importe leurs efforts mutuels, ne pourra jamais germer. Oui, telles sont les règles implicites qui régissent leur union fatale. « C'est un sentiment étrange que celui de se savoir mourir sans rien pouvoir ressentir », pense-t-il. Il sort de sa poche un fin récipient tubulaire savamment ouvragé : l'odeur entêtante, mélange d'épices orientales, de fluides marins, de restes organiques et par-dessus tout, l'effluve terrible de la fleur rouge de tous les excès, la même qui a fait gloire et infortune. Cette même odeur le fait toujours revenir, malgré l'odieux mélange, toujours en secret afin de plonger son nez dans ce pot-pourri, cette thériaque de mort où est dissimulée, indétectable, son odeur, celle de son propre sang, clé de son pacte. Il y retourne, à cette fragrance qui l'obsède et qu'il ne peut retrouver ailleurs que dans les tissus, les sucs, les excréments de sa cruelle amante. Il sent l'excitation le gagner tandis que le parfum pénètre ses poumons et éveille en lui mille fantaisies toutes plus innommables les unes que les autres. Encore une fois, ses yeux fuient la vue de la créature, mais sans pour autant les fermer. Non au contraire, il fixe la porte, la fenêtre, l'aube timide et les affres naissantes des rues encore ensommeillées, tout en domptant, inspiration après inspiration, la fougue que la nuit a insinuée viscéralement en lui. Une de plus, et son cœur bat moins vite. Une de plus, et le sang se fait moins présent. Une de plus, et son esprit recouvre lentement sa rudesse habituelle et indispensable.

Un mouvement du côté du lit, il dérobe la fiole au regard de la femme et reste là inerte, frustré d'avoir dû s'interrompre, mais bien

conscient qu'il n'est pas question de prendre le risque qu'elle assiste à cette triste scène.

Enfin, la porte de la petite pièce s'ouvre, et la jeune femme, qui paraît maintenant plus petite, sort de la chambre, sans un regard en arrière. Gunthel la suit, tête basse, un lourd sac sur l'épaule, une lame ceinte à la taille, une tunique terne et un reste d'étoffe pour tout couvre-chef, qui lui masque en partie le visage. Il ne veut pas s'attarder, il en connaît trop bien le danger. Alors il descend l'escalier, présente une poignée de pièces à son hôte qui les compte avant de les inspecter minutieusement, mais pas autant que la jeune femme, qu'il dévore furtivement du regard par-dessus l'épaule de Gunthel. Las, ce dernier prend congé et emmène à sa suite celle qu'on confondrait sans peine avec sa fille, qui prend le temps de jeter un dernier sourire enjôleur vers le comptoir. Les rues sont étrangement animées. Gunthel sait, il devine la milice royale et leurs évangélistes bientôt aux portes de la ville. Il doit faire vite s'il veut les éviter, le rite comme l'épée. Il entraîne l'impertinente à sa suite, qui ne proteste pas. Ensemble, ils se fauflent jusqu'à la herse du bourg, heureusement encore peu surveillée. « Pas pour longtemps », pense Gunthel alors qu'il passe les lourdes grilles de métal. Malgré ses atours défraîchis, l'obsédante attire, captive sur son passage. Les têtes se tournent et l'œil se perd, puis vient le tour de l'esprit. Trop tard, elle est déjà partie. Elle sait par avance, la marque qu'elle laisse, en chacune et en chacun. Il presse le pas et n'a pas le temps pour ces échanges insupportables, ces amants du levé, ces amants à mains-levées, qui ne savent pas quand les ranger, et lui demandent sans hésiter si la main de sa nichée serait à prendre. La route promet d'être longue et le soleil n'a pas encore révélé s'il sera leur allié ou a contrario leur rendra le trajet impossible. C'est mauvaise période pour faire route, mais ils n'ont aucun autre choix. Alors, ils partent, loin de cette ville, loin de ses affres, loin de ce prince fou de Conrad et de ses chiens qui s'en repaîtront bientôt. Loin de l'épée

et de la guerre, celle qu'il a déjà trop vue et trop vécue, loin de ce Dieu devant qui on veut le faire jurer, lui qui n'a plus pour loyauté que des restes décharnés.

La marche est longue et le chemin peu avenant, les grands sentiers trop risqués, mieux vaut couper à travers champs. Les hauts pins couvrent d'ombres les deux marcheurs, l'un légèrement voûté sous son paquetage, l'autre progressant allégrement entre les troncs. Il devine ses longs doigts courir sur l'écorce, ses pieds déchaussés se poser sur les épines tombées des arbres. « Épine parmi les épines », pense-t-il, alors que son envie s'éveille à nouveau. Il l'imagine couchée, lascive, au milieu de ce bois perdu, loin de tout et de tous, seule. Corps frêle et laiteux, elle s'offre tout entière à son désir, à ses fantaisies les plus impies, les plus hérétiques. Il entend presque ses plaintes langoureuses, sent pratiquement son corps sous le sien. Oui, à un rien d'en perdre la tête, d'en prendre sa chair, de s'offrir en s'abandonnant. Elle le regarde, faussement perplexe, et s'approche. Plus elle avance, plus elle lui semble imposante, inévitable, ses longs cheveux tantôt charbon tantôt cuivre. Gunthel s'appuie sur un tronc, béquille de fortune tandis que l'irrésistible s'approche et se penche, passant ses mains sur ses côtes, cherchant son dos, griffant légèrement ses flancs. Sa tête descend et ses mains commencent à ôter sa tunique. Elle la soulève partiellement et lui baise le torse. Les mains de Gunthel la repoussent. Elle insiste tandis qu'il reprend en hâte le chemin, sans se retourner. Il sait qu'elle le suit, son odeur encore blottie dans ses narines, l'esprit toujours en feu. Comment s'en défaire ? comment résister ? comment lutter ? Lui qui ne pouvait plus se revendiquer d'aucun dieu. Lui qui n'a plus rien ni personne. Elle était malgré elle devenue son monde, sa vie, ses seules envies.

Sur la route, au fin fond du bois, les deux voyageurs font halte dans une petite clairière. Gunthel remarque un buisson de fleurs écarlates, dont la fragrance ne lui est pas étrangère. Il s'approche

et en cueille une qu'il hume aussitôt. Il reconnaît sans reconnaître sa fragrance, qu'il trouve terne et insipide. Il n'y retrouve aucune des senteurs enivrantes qu'il lui prête, pas un centième de ce que peuvent lui procurer les terribles effluves contenus dans son artefact de métal. Déçu, abattu, il laisse glisser hors de ses doigts la fragile fleur qui chute sur le sol terreux. Des larmes lui montent presque aux yeux. Sans savoir pourquoi, il couvait l'espoir que la fleur pût lui suffire, que ce fût cette odeur qui lui faisait se cramponner avec tant d'ardeur au récipient froid. Même si au fond, il sait que ce n'est pas le cas, la vérité le plonge dans une profonde mélancolie. Il se laisse choir au sol, les yeux clos.

« Tu es vraiment un idiot. Crois-tu seulement possible qu'un bourgeon, un fœtus, puisse s'approcher de ce que tu as sous la main ? Ou plutôt dans ta poche ? Te penses-tu vraiment si minable, si ridicule ? Non rien de ce que tu pourras trouver ici-bas, ça et là, perdu ou à venir. Non, rien ne pourra égaler ce que tu sens ici, et ressens là... »

Soudain, les doigts de la fille se glissent sans hésitation sous sa ceinture, défont la lanière, ôtent l'arme et passent sous le tissu, n'y trouvant qu'un corps autant au repos que son détenteur, mais qu'elle ravive sans peine par quelques incantations charnelles. Oui, elle est unique. Oui, aucune contrefaçon passée ou future ne pourra lui faire ressentir cette euphorie blafarde. Non, il ne pourra plus lutter longtemps. Les épines ont percé sa peau, sa chair, ses os, et bientôt, elles le perceront tout entier. Du sang coule le long de son doigt, l'une des épines de la triste imitation l'a sans doute entaillé. Il pense à son propre sang qui coule indéfiniment dans ce contenant sans fond. Il doit sûrement l'être pour ne pas encore avoir fini de le torturer. Il se figure que cet objet est sans doute relié aux Enfers même et que cela doit expliquer cette insupportable attente. Quelques gouttes avaient pourtant suffi : elle était apparue, au détour d'un

regard, d'un passage, et elle lui avait tout pris, comme tout donné. Il sent, pressés contre lui, sa chair tendre et ses seins pleins, ses jambes fines et pourtant si vigoureuses. Non, il ne peut pas lui échapper. Or, il ne se laissera pas sagement emporter comme le mourant face à la peste.

« Tu as encore autant de fougue, même en ce moment ? Je me dois de reconnaître ta pugnacité, mais ta vigueur ne pourra être trompée. Cesse donc de t'agiter, laisse-moi te montrer, ce qui a fait grandeur et chute, bonheur et folie. Abandonne-toi totalement, et dès cet instant, plus rien d'autre que moi ne comptera. Allez, c'est déjà en partie le cas, tu ne peux plus le nier, ou alors comptes-tu te recroqueviller dans un coin et pleurer le nez dans ton cercueil ? Ne préférerais-tu pas ma couche, ma chair, mon antre qui n'a rien à envier, je te le garantis, à ce que tu trouveras là-dessous. Non, tant que tu n'auras pas pleinement percé la coque, pris le fruit, bu le nectar et donné le tien, jamais plus tu ne connaîtras le repos, et tu le sais. »

Alors qu'elle glisse ces mots à son oreille, lui, glisse soudainement ses doigts en elle. Un picotement lui parcourt sa phalange écorchée, sans pour autant le dissuader. Il sait qu'il ne résistera plus, qu'elle tient son désir entre ses griffes. Elle le serre, elle se serre, se resserre, se presse contre lui. Il déchire le corsage lacé de sa robe, dévoilant sa poitrine aux rondeurs parfaites, dont les tétons pointent déjà. Elle s'empresse d'arracher à son tour la tunique de Gunthel, révélant un torse aux multiples balafres.

« Oui, c'est définitivement la tenue qui te va le mieux. »

Il se penche sur elle, lui mord avidement le sein, puis le cou et enfin l'oreille. Ses mains malmènent son corps, le tordent, le courbent, l'arquent. Elle se laisse faire et gémit, sa main se perd

sur son membre, qui palpite comme jamais. Elle enfonce ses ongles dans son dos, bascule sa tête en arrière et se surprend à songer l'espace d'un instant qu'elle voudrait que cela dure. Gunthel relâche enfin ses mâchoires et tente d'ouvrir la voie vers son nid de plaisir. Cependant, elle le maintient fermement, empêchant toutes tentatives de sa part. Enfin, elle se faufile habilement et d'un seul mouvement, prend tout entier en elle sa chose, s'étouffant presque. Frustré au-delà du supportable, Gunthel baisse la tête et saisit de ses lèvres les siennes, passant la langue sur les contours de son puits d'amour. Il ne s'interrompt pas, mais reconnaît mieux que jamais l'odeur âcre et bestiale, animale et rance, terrible. Et pourtant, il sait que plus jamais il ne s'en séparera. Cette odeur parfaitement abjecte, fatale, dont il ne se défera pour rien au monde. Alors il insiste, persiste, en absorbe la moindre once, tandis que sa partenaire sent son sexe durcir sous sa langue affairée. Il ne peut se retenir et pourtant rien ne vient. Elle veut se retenir et pourtant elle sent monter en elle le désir, le vrai, celui qu'elle avait connu jadis mais si peu, si mal. Celui que jamais plus elle n'aurait voulu sentir. Pourtant, près de deux mille ans après, la voilà à nouveau saisie, happée, par ce sentiment étrange et terrible. Celui de vouloir donner autant que prendre, recevoir sans vouloir. Elle se perd, mais refuse de perdre. Et tandis que ses coups de langue se font plus forts encore, elle s'arrête, l'ôte d'un mouvement de sa gorge et redressée face à lui, s'offre enfin. Il la prend d'un geste, d'une pulsion, et porte ses lèvres contre les siennes. Ainsi unis, il se surprend à apprécier davantage le goût unique de sa bouche qu'il a l'impression de redécouvrir. Et là, en une dernière expiration, les voilà qui s'éteignent d'un même désir enfin assouvi, laissant choir sur le sol terreux, près des roses sauvages, un petit tube métallique finement ouvragé, clos sans doute à jamais.

Lionel Niluor

DE LA ROSÉE DE NOS BRAS

Tinte là où se trouve mon doigt
Ton rire
Éclatant la nuit
En un bouquet de toi
Où plongent mon nez ma bouche
Pour périr d'un trop-plein d'émoi
À sentir la rose de ton sein
Saisir ma bouche mon cœur
Et planter ton désir
Braver le flot des ardeurs
Que ton souffle domine
En armant ta langue d'une rouge épine
Pour laisser sur ma langue un empire
Où s'anime un jardin qui cultive
Mon désir et mon sang
Désireux de voir fleurir ta rose
Au-dessus de ma ruine
Toute brûlée de tes mains
Traçant les sillons de mes reins
Et noyer de soupirs
Les bourgeons de ma prose
Que fleurissent en jachère nos cris
Aux épines écorchant la vie
Pour en goûter le vin
Sur la coupe de ta hanche
Dont la teinte séduit la Lune
Et ne peut s'empêcher d'éclairer
Toute timide les plumes
De nos oreillers rouges

D'être ainsi conviés
À la belle composition
De la Rose et de son Blessé.

Jérémie Fouque

RITUEL DE SÉPARATION

In girum imus nocte ecce et consumimur igni.
« Nous tournoyons dans la nuit et nous voilà consumés
par le feu. »

*

Sous sa cuirasse sombre l'homme avance. Le cœur est vide, l'esprit est vide et peut-être en est-il de même pour cette armure qui déambule au milieu de la nuit. Depuis quand marche-t-il ? L'oubli le tient en laisse, il ne se pose plus la question. Tout s'efface et pourtant tout demeure, il a fait ce pacte stupide avec lui-même. Le chemin de la mort sans remords, fuir le lignage, marcher dans le connu, ne plus espérer l'inconnue, oser prétendre que le fruit est défendu, faire signe de vertu. Comédie pénible qui le fait avancer sans foi. Il aime les putains et n'a jamais voulu le reconnaître. De ces filles qui écartent pour trois sous leurs dessous et dont il ne veut même plus effleurer les bas. Les yeux bavent, la main glisse, mais jamais là où il faut. Le voyageur les a toutes vues, les femmes sont des femmes. De la princesse à la sauvage, elles restent le sexe des mirages, du badinage alors mieux vaut garder son glaive et sa rage. C'est un corrompu, un triste solitaire. Un perdu.

Les nuages s'écartent, l'armure s'arrête. La visière vers le ciel, il voit poindre la lune, gibbeuse ce soir, et une tour. Bâtisse cruelle, oubliée de tous, des églantiers veillent sur son pourtour. Rosiers des chiens comme disent les paysans, il grogne. Cette tour est comme lui, elle n'a rien à faire ici, pourtant elle demeure, à moitié en ruine.

Du sommet, d'étranges psaumes appellent le vagabond. La voix tisse l'énigmatique dialogue, le ton est grave, les mots se culbutent, flot incohérent. Pluie d'étoiles qui rendent le ciel encore plus

noir. L'homme écoute, absent, muré dans le silence. Il pense être le premier à entendre cette ballade, qu'elle lui est dédiée. C'est la lamentation secrète des pierres qui invoquent les cauchemars, il le sait. Dans le château vertical, les paroles se meurent et il ne sait toujours pas s'il est victime d'un sortilège ou s'il devient fou. Les rosiers frissonnent, la brise frôle le heaume, caresse subtile de la dame cachée. Elle est froide, se dit-il, si froide qu'elle en devient brûlante. Les chausses avancent, avides de la mélodie, de la bouche impossible à deviner. Pourtant il le sait, ces femmes capricieuses qui vivent la nuit se repaissent des hommes trop amoureux. Le voyageur n'a jamais vu de sorcière, mais il connaît les piètres magiciennes sans vertu et pour lui il n'y a aucune différence. Alors il s'apprête à débiter son ascension.

Pour le mener vers le haut et atteindre la porte qui garde l'entrée serpente un long escalier usé par le temps dont les marches sont recouvertes de mousses. L'escalade sera périlleuse, mais le parfum des rosiers sauvages l'enivre et le guide. Alors il grimpe pierre après pierre, vers sa fable. Il pense y trouver une belle blonde ou une bête effroyable. Mais sa lame s'abattra plutôt sur la femme que sur le monstre, car il a toujours aimé la laideur.

Le pied sur la dernière marche, celle-ci s'effondre, avertissement du ciel ou obstacle qui précède le cadeau divin, celui qu'on offre au héros après son ultime bataille. Il s'agrippe de toutes ses forces aux plantes qui couvrent la muraille, retrouve l'équilibre, les yeux fixés quelques mètres plus bas dans les épines immondes... Un lit de roses pour un chien, oui c'est cela, un cercueil où il se voit déjà. La main sur la liane, il longe le mur et évite une nouvelle pierre prête à tomber. Une fois face à la porte, l'homme s'arrête, à bout de souffle. Le passage est immense, trop grand pour cette tour. S'en dégage quelque chose de lugubre, pourtant il n'y a pas de serrure, l'entrée est libre. Le gantelet pousse la porte et l'homme pénètre dans le couloir.

Point d'accueil pour le visiteur, juste le parfum capiteux et délectable de la belle fleur prête à s'ouvrir. Dans cette entrée, des daturas dorment dans de longs vases aux formes diverses. À chaque pas, il disperse la poussière qui s'élève des tapis brodés. Les solerets cliquent, les yeux se posent partout. Multiples encensoirs où brûle du styrax à outrance, vapeurs d'Orient, fou désir qui murmure les secrets inaudibles des palais déments du trop lointain. Des carafes de vins rares renversées à même le sol, flaques pourpres, taches qui forment des sceaux étranges, malédictions tout le long du couloir. Cette tour est vivante et elle est prête à avaler le voyageur, presque affolé dans ce repaire sombre et mystique. Dans l'air, une odeur de brûlé. Une bûche commence à se fendre sous les lèvres du feu. La moiteur qui précède l'été pénètre chaque pore de sa peau et la fièvre le gagne, il avance, prêt à découvrir l'ensorceleuse. Du dos de la main, il écarte un lourd rideau de velours carmin.

« Ainsi te voilà. »

Une femme, lascive, étendue, quasiment morte sur un enchevêtrement de tissus, lève ses yeux vers lui. Lasse, aussi pâle que le lait, sa poitrine arrogante est sertie de bijoux sombres. C'est l'astre et ses constellations. Ses cheveux glissent le long de sa couche et tombent à terre, tourbillons infernaux. L'inconnue est exsangue, c'est la sœur de ces charmantes fleurs qui ne sont en vérité que du poison. « Et si ma lame glissait dans cette peau d'ivoire, il n'en jaillirait qu'une rivière d'or », voilà ce que pense le chevalier, « cette chose n'est pas mortelle, c'est une passeuse paresseuse dans un lit solitaire, sans place pour deux ».

« Je ne suis pas venu pour toi.

— Non tu es là pour cette chose qu'on ne nomme pas. »

Déjà sous le sortilège, piégé par les mots, l'armure avance, l'arme

toujours en main, vigilant au retour de flamme. Il arrive à sa hauteur, au-dessus d'elle, toujours stoïque sous sa ferraille. Il la contemple de tout son long. Ses lèvres sont rouges, humides, une légère odeur de safran et d'épices émane de sa bouche. L'homme a faim, terriblement faim, depuis si longtemps. Ce corps offert à lui est peut-être son dernier repas, celui du condamné. Il tend les doigts vers elle, pantin du désir. Figé à quelques centimètres du visage blafard de la femme, le gant de maille s'arrête. Les yeux effilés inspectent le visiteur, mais nul besoin du visage, les battements du cœur sous le métal lui suffisent. L'inconnue soupire, d'une langueur terrible.

« Tu erres depuis si longtemps. Te souviens-tu au moins pourquoi ? »

L'homme ne bouge pas, absorbé par le son, par la langue qui se déplie et se meut dans la bouche. Il n'est pas sûr de comprendre le sens de la question, pourtant il cherche entre ses côtes la portée, le nœud du message. La femme a raison, il est perdu. Vie remplaçable, faite d'errances et de mensonges. Il a connu la guerre et l'a détestée, tout autant que ses frères d'armes qui n'ont de frères que le nom, un ramassis de vauriens. Il a goûté aux filles esseulées qui, au bruit d'une bourse, laissent tomber leurs belles robes de damas. Il a vu s'effondrer son domaine, subi la décrépitude des murs devenus nids de salpêtres. On lui a donné du pouvoir, il l'a rendu par orgueil, on lui a volé ses biens, il a fui comme un pleutre. Dans ce corps ne vit qu'un chien errant, sans maître, prêt à mordre la première main tendue. L'idée d'être un vagabond le fait sourire. Derrière son casque il ricane, se prend d'une frénésie délirante devant cette reine emmurée. Qu'il est drôle d'être tombé si bas ! Et l'inconnue sans dire mot observe ce monstre se tordre sous son propre poids, bien moins hostile à présent, l'épée pour seul effroi. D'un mouvement souple, elle se lève pour se camper devant lui,

le tissu qui la couvrait se déplie, traîne vaporeuse et transparente. Ils s'observent, deux faces d'une même pièce qu'on a laissé rouiller, pari inabouti du trop grand. Leurs ombres tressaillent le long des murs cramoisis et bougent pour eux. La femme sourit, le regard fixé dans la fente du heaume, elle murmure d'un ton complice.

« De l'ombre, toujours plus d'ombre...
— Ne t'approche pas. »

Il recule d'un pas, elle s'en amuse puis attrape une bouteille abandonnée sur un bout de table, qu'elle vide dans une coupe. Le calice déborde d'un liquide épais et bordeaux qui coule le long de ses phalanges, suc rare des sibylles. Et lui l'œil avide, désireux de boire le cauchemar liquide, lâche enfin son pommeau et retrouve son courage pour lui dérober le verre des mains. Les bêtes ont toujours soif. Lentement, la femme se détourne de lui pour avancer vers la cheminée. Dos à l'intrus, elle attrape le tisonnier et confesse face aux flammes.

« Nous ne partagerons jamais rien, mais tu vas m'aimer comme on aime rarement. »

Durant l'éphémère instant, il n'entend plus, le bassinet se soulève et les lèvres lapent le sirop obscur. Délicieux nectar, miel rouge qui éveille ses sens. Le vin, les femmes, le feu, le rouge, plus de rouge, encore du rouge, pense-t-il à demi-mot. Et tandis que le liquide coule dans sa gorge, ses yeux se perdent sur la chute de reins de son hôte. Cascade blanche, vertige vertical. Si facile d'y poser les paumes et de la briser de long en large. Pourtant, il ne sourcille pas, sa visière se rabat.

La main bien fermée sur son attisoir, elle le regarde enfin et picore

des yeux les plaques de son habit de métal, elle se ferait bien une tiare de tout cet argent... Et lui dévore cette femme, belle et offerte dans son vêtement de chair, royaume sans opacité. C'est la fille de Vulcain qui dresse les flammes et le désir lancinant. Blanche, sans soleil, elle est l'ombre du secret.

« Ne dis pas des choses pareilles. » grogne-t-il.

Il se prend à oser penser qu'il pourrait aimer cette maîtresse indolente. Que dans une autre vie, loin de ses pérégrinations sans héroïsme, elle serait sa femme. Chaque nuit, ils danseraient sur des draps blancs mais pas ceux du mariage, car la pâleur de cette peau est bien plus désirable que le chant des paroisses. Pas besoin du Père ni du Fils si elle est avec lui. Deux diables avides du plaisir non assouvi. Nation sans drapeau, le goût de la mer sans ses vagues. Dans le grand château, il n'y a plus de tour, les courtisans sont absents, ils sont seuls et heureux. Ils partent à la chasse, se nourrissent du vent, galopent vers l'Orient, ne s'habillent que de pourpre et se parfument de nuages d'encens. La foi, ils la portent chaque soir, sur la paillasse peau contre peau. Les cantiques sont faibles, les plaintes plus lentes, ils réinventent l'amour. Et à la fin de cette chevauchée, semblable à un bouquet de lys, deux beaux enfants. Inopiné cadeau de l'amour fou. Cette pensée l'enrage, alors il lui crache au visage.

« Tout le monde ment à ce jeu-là.

— Non, Voyageur, moi je ne mens jamais, tu le sais. »

Et pour une raison qui lui échappe, il la croit. Cette cabotine lui semble sincère même si elle veut juste être déshabillée. Sous sa carapace il est hilare. Qu'il est bon d'être désiré ! Le chevalier ravale sa salive, en voilà des jeux bien innocents. Il serait si facile

d'y plonger le dard, plutôt que de fuir son regard. Il y a plus d'esprit que de gestes dans cette mascarade, le silence pour seul témoin. Mais quelque chose en lui souhaite y mettre fin. Il a peur des secrets. Les secondes se dissipent dans le parfum des roses qui se mélange à celui de la cendre. Pourquoi fait-elle brûler toutes ces plantes et mèches de bougies ? Pourquoi collectionne-t-elle les diamants noirs et entasse-t-elle des manuscrits ? Il ne la comprend pas, elle le sait. L'homme lâche le verre, le calice se brise en mille éclats, funeste présage. La colère se lit dans les yeux de la femme qui se plissent sous le khôl noir. Elle s'avance, le pied fend les grèves de celui qui lui fait face.

« Chevalier, nous sommes de ceux qui obtiennent toujours tout ce qu'ils veulent... »

Les bijoux dansent entre ses seins, reflets et miroirs mutables qui sous le chatoiement des bougies tracent des dessins étranges contre le plastron de métal. Hypnotique vision, une belle gorge, la jugulaire bien saillante, il veut lui couper la tête afin de ne plus l'entendre. La poitrine écrasée contre lui, elle frissonne, l'espace d'un instant, elle semble presque faible.

« Toujours tout. » répète-t-elle comme pour se convaincre. Les yeux le pénètrent, trouvent le défaut de l'armure, la petite faiblesse masculine. La commissure de ses lèvres se soulève, affiche un sourire méchant puis susurre :

« Oh Chevalier... Ce que je vois ici... C'est une flèche dans votre talon ; n'est-ce pas ? »

Elle le tient, alors ils se jaugent longtemps, cadencés par des chimères oniriques. Attentifs, ils écoutent les petites voix qu'il vaut

mieux faire taire. Corrompus par le vice, par la caresse des sens, les respirations se saccadent. Stupide, il rétorque à demi-voix :

« Je ne peux pas. Tu n'auras pas ce que tu veux.
— Vraiment ? »

Ses doigts pianotent, les ongles grincent le long du métal. Il ravale sa salive, derrière sa visière il ne voit que le diable. Elle passe sa langue sur ses lèvres charnues qui ont la couleur du fruit de l'églantier, tandis qu'elle imagine le venin. Prête à lui lécher les blessures, à faire couler le mauvais sang, à prendre le poison, à le purger de son mal. L'odeur de sa longue chevelure le maintient, l'homme ne bouge plus. Elle va le dévorer et il va se laisser faire.

« Tu trembles Chevalier. Alors, laisse-moi en douter... »

Terrassé par la volupté de ce double féminin, le vagabond finit par s'accouder à la cheminée et observe le feu qui frémit, il se sent lourd, faible, le combat est rude. Il souhaite juste connaître de nouveau les rôles du plaisir que seuls offrent les beaux cœurs frémissants et rejoindre l'espace d'un instant, celle qui s'est ouverte juste pour lui, la déraciner à pleines mains. Oscillante, l'enchanteresse s'approche de nouveau et d'un murmure déclare :

« Je suis un remède pour ceux qui ont la rage. Tu ne mordras plus après ça... »

Il l'enlace de toutes ses forces. Contre l'armure froide, elle minaude les yeux embrumés. Sa bouche grimace d'extase quand elle comprend l'audace. Voilà le dénouement attendu, voulu, espéré. Mais aucune protection de métal ne tombera et l'amour s'arrête là où il commence, dans l'entrevue et l'espérance de quelque chose

de plus grand, d'idéal. Ils souhaitent un miracle, celui de renaître ailleurs et de se rencontrer à nouveau. Sous la carapace c'est l'enfer même, il va s'évanouir.

« Tu ne grognes déjà plus, Voyageur. »

Le rêve de deux insectes attirés par la flamme, ce conte dont la morale floue débute toujours par la même maudite phrase : « Une femme et un homme se regardent, puis échangent sans dire mot. », universelle tentation qui se répète à chaque rencontre. Il transpire à grosses gouttes et dans sa poitrine pompe l'organe. Il aime cette impératrice triste et solitaire. Lovée contre lui, elle baise son heaume, geste d'amour pour celui qui restera sans nom. Fiévreux, sous le plastron le cœur bat trop vite. Toutes ses couches sont si lourdes, si étroites, il veut retirer son masque de fer.

« Enlève-le-moi.

— Oh non... »

Ils restent ainsi longtemps étendus, l'une comme une fleur fanée et l'autre cabossé tel un bout d'armure après la bataille. L'hôte se tord, elle veut battre le fer, glisser sa main sur la lame, être languie d'amour puis sentir la pointe. Elle est comme ces fous qu'on pend à l'entrée des bois, si pénétrée par le désir, qu'elle se plie comme un roseau et s'agite pour dompter son mal. L'homme se laisse choir le long du mur, le corps transi d'une chaleur qu'il ne peut refroidir. Ridicules, risibles... Des petits jeux, toujours des petits jeux. Les cœurs parlent et pourtant ne se comprennent pas. Il veut la prendre, elle veut l'aimer, ils ne font rien. Grand feu sans bois. Qu'il est dur de vouloir sans vouloir, de préférer le début à la fin. La main sur sa poitrine, elle respire mal, s'étouffe presque de rage. Les seins se soulèvent, elle souffre sous ses larmes.

« Dis-moi Chevalier... Qui de nous deux est la rose et qui est le chien à présent ? »

D'un bond elle se soulève, passe sa jambe au-dessus de l'épaulière de l'homme inerte au sol. La vue est splendide, plaisir oblique qui le fait presque trembler. D'un long mouvement souple, elle s'empare de l'épée du chevalier. Il la laisse faire, presque amusé, car selon lui les femmes ne savent pas les tenir correctement. Elle est belle avec cette faucheuse entre les mains. Le gantelet tressaille, il veut la toucher, la caresser, récupérer son arme au pied de cette cheminée, mais il ne bouge pas. Bientôt le fourreau tombe à terre. Les yeux s'écarquillent, quelle surprise de constater que l'épée a été troquée contre un vulgaire messer ! Chevalier uniquement de nom, en vérité piètre mercenaire... Le long couteau dans la main droite, la gauche sur l'épaule du voyageur, elle observe le fil dur de la lame, forgée de luxure. Les yeux de la femme rient et il est déjà trop tard. Avec le tranchant du braquemart, elle s'ouvre le haut de la cuisse. Le sang coule sur le heaume, flux qu'elle interrompt à trois reprises du plat de sa main. Et à chaque effusion elle répète, des orages plein les yeux :

« Aime ! »

Et il a peur, car qui s'écorcherait pour l'homme habillé de fer ? Aimer, qui, quoi ? Pour la simple beauté du geste et son idiotie affable ? La plaie coule et elle n'arrête sa rivière qu'entre chaque mot.

« Aime ! »

C'est comme un ordre qui tombe. Sous l'armure, il est blanc, terrifié par l'audace et par le ruissellement qui sillonne le long de la peau d'albâtre. Les batailles sont bien moins éprouvantes, ce ne sont que

de grands tableaux qui se répètent et sentent la ferraille.

« Aime ! »

C'est donc ça, se dit-il. C'est elle. Oui c'est elle. De celles qu'on nomme amantes infâmes. Elle appuie fort sur sa jambe pour stopper l'hémorragie, la douleur se dessine sur son visage, ses paupières tremblent et pourtant elle sourit. Il vient de trouver son monstre.

« Oui, je t'aime. » dit-il.

Ils sont malades, épuisés. Alors elle se laisse tomber sur lui, satisfaite. La lame gît au sol, tandis qu'ils s'enlacent comme des adolescents timides. Le sang s'écoule sur la pierre, glisse jusque dans l'âtre. Le beau voile de la robe transparente, devenu écarlate, se mélange aux braises, et piégé sous les tisons, commence à prendre feu. Les amants vont être consumés, ils le savent, mais n'en ont que faire. Ils ne craignent plus la mort. Le feu se propage, les yeux se ferment et la fumée monte.

« Moi aussi. »

*

Les yeux lourds, l'homme se réveille près du feu éteint, allongé sur la pierre froide dans un linceul d'églantiers en fleurs. La tour est déserte, sur la couche il n'y a plus d'impératrice. Les fragrances bizarres ont disparu, seul subsiste le tissu vaporeux imprégné par l'odeur de cette femme. À sa gauche les éclats d'un calice brisé, à sa droite la lame dans son fourreau. Où est-elle ? Il la cherche partout et ne la trouve nulle part, elle s'est évaporée. À pleins poumons il hurle sa rage, fait vibrer toute la bâtisse et espère être enseveli

sous les gravats. L'homme invoque son dieu, tous les dieux, ceux qu'il ne prie pourtant jamais, mais rien. Alors il prend le chemin de la sortie, tissu en main.

À chaque marche pour redescendre de la tour, il pense à elle. Du bout des doigts, il souhaite caresser sa tête pour sentir le sang qui a coulé le long de son casque, mais il y renonce, persuadé que les traces y dorment encore. L'homme serre le voile de soie, le glisse sur ses épaules et s'en fait une cape évanescence, il porte les restes de sa dame.

Au pied de la bâtisse, debout dans les églantiers, il regarde le soleil se lever. Messer en main, le voyage doit se poursuivre. Alors il se remet en marche, l'aube sur ses pas, le cœur enfin en place.

Et du haut de la tour, un tintement. Le heaume couvert de sang roule jusqu'en bas de l'escalier avant de s'enfoncer sous les rosiers.

Wendy Charles

AKH OU LA MORTE BIENHEUREUSE

Mon Général,

Souvenez-vous lors de notre dernière expédition, nous nous extasions devant les merveilles antiques. Désormais, le temps n'est plus aux antiquités. Un nouveau monde s'est ouvert devant nous. Hélas, son créateur a été banni d'entre les vivants ! Vous voilà désormais seul sur l'île d'Elbe, avec pour tout réconfort le souvenir des triomphes passés et les fleurs. L'on m'a conté que quelques fillettes vous offraient des bouquets pour combler votre solitude.

Quant à moi, je souhaiterais vous faire le récit d'une aventure fantasque, mais vraie. Après votre dernière campagne, j'eus le privilège de rembarquer pour l'Égypte. J'étais accompagné de ma chère Rose qui semblait férue de tombeaux et autres vanités. Elle fantasmait, comme toute courtisane à cent francs, sur Cléopâtre et son célèbre *Kosmètikon*, qui n'exista sans doute jamais. Cependant, elle ouït dire que les roses du Sinaï possédaient moult vertus. À croire qu'elles valaient davantage que celles de votre roseraie !

Nous arrivâmes sur le sol des pharaons, l'air rêveur et ambitieux. Ma fiancée portait le pantalon comme un général. La fumée de la chicha ne la faisait guère tousser. D'ailleurs, figurez-vous que les fumoirs sont davantage le refuge des dames lascives que celui des soldats victorieux dans le désert d'Orient. Rose, à mes côtés, découvrit les sentiers d'un autre monde, d'un autre sexe. Grâce à ce voyage, je pris conscience que j'aimais non seulement une femme, mais également un camarade.

Plusieurs guides nous firent découvrir des splendeurs que je ne soupçonnais pas encore. Je ne parle point des danseuses orientales ni des sphinx de porphyre qui ornaient l'entrée des temples. Non, je vous parle de cet étrange parfum qui enivre encore mes narines :

celui d'une rose de deux mille ans. Vous me prendrez pour un fou ou un faiseur de phrases. Toutefois, mes sens ne m'ont jamais trompé, encore plus lorsque la mort vient aussitôt les troubler.

Au bout d'une semaine de périple, nous pénétrâmes dans un tombeau inconnu. J'hésitais quelques instants à fréquenter les lieux. Or, mon orgueil étouffa aussitôt mes craintes. J'allais offrir à Rose un sanctuaire où le ciel et la terre coexistent tels deux amants. N'était-ce pas le plus beau des présents ?

Après quelques heures d'exploration, ma fiancée s'assoupit contre un mur. Celui-ci s'écroula subitement telle une pyramide de sable. Il n'y avait qu'un pas pour passer du rêve à l'obscurité. Fatalement, je l'accompagnai dans sa chute. Nous étions désormais sans guide et sans lumière. Rose, insouciant, se laissa guider par les sens et suivit les effluves d'un parfum envoûtant. En effet, cet hypogée abritait étrangement une odeur de rose. Un poison olfactif qui causa aussitôt notre défaillance. J'étouffais, alors qu'il m'était déjà pénible de respirer sous terre. Prise de convulsions, Rose s'effondra au sol. Je tentai de la ranimer, en vain, puisque je chavirai à mon tour.

J'ignore encore si je vous conte un rêve ou la réalité. Peut-être suis-je mort quelques instants ? Sachez simplement qu'à mon réveil, je vis l'Égypte telle qu'elle était il y a 2000 ans.

J'étais un observateur attentif qui savourait la vue du soleil couchant sur le Nil, qui s'extasiait devant un palais immaculé. J'avais sans qu'aucune âme ne me vît, et je me délectais d'un langage inconnu et de mœurs primitives. Les femmes et les enfants se baignaient nus, contents, dans le fleuve sacré. Des ouvriers, de leurs bras frêles, portaient plus de charges que ne le fit Sisyphé. J'admirais la naissance de ces merveilles architecturales aujourd'hui en ruine. Et puisque personne ne soupçonnait ma présence, je pénétrais dans les lieux les plus insolites. Le palais de Pharaon n'avait plus aucun secret pour moi. C'était un véritable cabinet de curiosité, où de gigantesques palmiers, des étangs gorgés de

nénuphars et des sculptures polymorphes régnaient en maîtres. Tant d'animaux exotiques étaient taillés dans la pierre, parfois mélangés à notre race, telles des chimères de l'autre monde. Sinon on pouvait les admirer vivants, rampant ou marchant non loin des berges. Aussi, les colonnes à feuilles de papyrus n'avaient rien à envier à nos marbres blancs et austères. *L'art d'accord avec la Nature*, pour reprendre l'un de mes airs favoris.

Alors que je m'aventurais dans le harem, un parfum de rose se mêla à celui du Kyphi. L'encens des dieux semblait détrôné par la fleur de la sensualité. Mais cette fois-ci, je n'étais pas inquiet. Je sentais, dans tous les sens du terme, que ce parfum ne pouvait plus m'anéantir. Plus j'avais, plus cette odeur se rapprochait de moi. Tour à tour, je vis les filles, les sœurs, les concubines, les épouses de Pharaon. Toute cette cérémonie de femmes me faisait regretter mon ancienne vie, mes doucereux bordels, jusqu'à entrevoir l'Impensable.

Dans une vaste baignoire de marbre, je vis ma maîtresse se baignant à moitié nue parmi la myrrhe et les roses. Des esclaves l'éventaient, car il faisait une chaleur terrible au pays de Râ. Pourtant, son teint était toujours aussi pâle et contrastait avec le khôl de ses yeux. Je ne compris guère ce nouveau visage, quoiqu'il lui allât fort bien.

Elle avait pour toute parure un collier en or agrémenté de lapis-lazuli, ainsi qu'une longue tresse noire – à un temps où je croyais la perruque incontournable. Celle qui se rêvait impératrice du temps de son vivant l'était désormais au royaume des Morts. Pardonnez-moi, mon Général, je vous avouerai que je vous ai pris Rose après le départ de Joséphine. Elle aurait pu vous reconforter, apaiser votre âme endeuillée. Et moi, je vous l'ai délibérément arrachée ! Enfin, pensez-vous qu'il est préférable de régner en France quelque temps ou de dominer l'Égypte éternellement ?

Le pouvoir allait divinement à ma maîtresse, mais je ne pouvais la céder à Pharaon, qu'importe le sortilège qui nous

enveloppait. Hélas, j'avais beau crier son nom, elle ne l'entendait pas. Nous n'étions plus du même monde et cela me rendait fou. Esclave ou voyageur temporel, je me contentais d'admirer la nymphe du Nil.

Enfin, un mystérieux personnage écarta les voilages qui séparaient la chambre de la salle du bain. Il s'agissait du vizir, suivi de près par un jeune prince, tout souriant. Il accourut vers ma fiancée puis s'agenouilla en proclamant :

« Ah ! Par tous les enfants de Mout, je crus ne jamais te revoir, ma Reine ! Hathor a entendu mes prières et Nephtys a pris pitié de mon désespoir. Jamais je n'aurais pu régner sans ta chaleureuse main. Ainsi, les murs gravés de ton nom, ceux qui auraient dû te conduire dans l'Éternel, t'ont ramené vers moi. Avant ton trépas, je rencontrai une prêtresse de Memphis pour qui je n'avais jamais autant versé d'or. Elle me confia que tu me survivrais si ton tombeau était profané par celle qui portait le nom des roses. Je me souviens, elle me dit d'un ton solennel : "Ô Pharaon, le jour où vous sentirez de nouveau le parfum de votre épouse, allez le cueillir de ce pas ! C'est elle que vous retrouverez, sans bandelettes ni artifices." Les incantations n'ont point été vaines. Tu as quelque peu changé, mais tu es toujours aussi belle. Il y a longtemps que nous n'avons pas honoré la volonté des dieux. »

Rose quitta le bain dans lequel elle semblait préservée de toute souillure. Elle délaissa les armes, au même titre que moi. Ou bien, elle apprivoisa mieux les siennes pour faire tomber les morts autant que les vivants.

Impuissant, j'assistais à l'étreinte nouvelle de Pharaon et de sa soi-disant épouse. Pour la première fois, je voyais ma maîtresse se laisser pourfendre par un inconnu. Certes, il était le maître de tous ici-bas, mais il n'était pas le mien. Je le voyais comme un animal, un vulgaire satyre s'attaquant à la plus innocente des créatures.

Rose ne semblait guère apprécier ces mains qui la dévêtaient trop vite ni cette bouche qui aspirait la sienne tel un incube. Tour à tour, elle vint se loger sur le cou, sur les épaules, puis sur les seins. C'en était déjà trop pour ma virilité en déclin. Pourtant, je restais là à contempler ce tableau infernal.

Sa robe transparente s'écoula le long de son corps, encore humide. Ses cheveux se délièrent pour mieux être capturés. Ils glissaient entre ces doigts immondes. Mais Pharaon ne se contentait pas de les toucher, il fallait aussi les sentir, les savourer. La rose y avait laissé sa marque, son essence aphrodisiaque. Mon Général, pourquoi désire-t-on davantage ce qu'on nous a dérobé ? Je voulais être ces mains qui oppressaient sa taille, ce souffle qui écorchait le sien. Moi qui les avais tant obtenus auparavant ! La symphonie des corps parlait plus que moi qui ne pouvais gémir et encore moins m'enfuir.

Pharaon rattrapait ces siècles d'errance, cette éternité bien monotone. Ce n'est pas faute d'avoir tout un harem pour soi, puisque la plus belle d'entre toutes régnait entre ses bras. Tantôt, il la plaçait sur son torse, tantôt il se blottissait contre elle. Je voyais ces hanches qui remuaient, cette bouche qui s'ouvrait, se fermait, au rythme des coups de reins. Je regrettais alors ma tendresse passée. Et j'aurais tué mille hommes pour l'assiéger ainsi, telle une putain retrouvée.

Par souci de pudeur, que ce soit envers vous ou envers moi-même, je ne pourrais poursuivre le récit de cet épisode lubrique. Je connais votre répugnance de Sade et de ses écrits. Et je ne tiens guère, si votre retour se prononce et si je ne retourne pas moi-même dans un passé très lointain, à finir mes jours à Charenton.

Toutefois, je ne saurais m'arrêter là. Après le départ de Pharaon, je ne pus m'empêcher de rester au chevet de ma fiancée. Je l'admirais, endormie, affaiblie par l'acte d'amour. Après tout, je n'avais que cela à faire dans un monde qui niait mon existence. Enfin, c'était ce que je croyais. À son réveil, Rose posa son regard indocile sur moi et soupira d'un air mélancolique :

«Hector, je suis la seule ici-bas qui peut sentir ta présence. Depuis quelques jours, je te vois rôder autour de mes appartements. J'ai attendu le moment propice pour déverser le parfum de mes roses, signe de mon immortalité. Je savais qu'il attirerait deux visiteurs puisque je suis l'assortiment de deux âmes, de deux époques. Hélas, la Rose est morte deux fois ! La première sous l'impulsion des dieux, la deuxième de la main d'un homme, ou devrais-je dire de son priape ! Il te faut repartir dans le monde commun, bel amour ! Savourons une dernière fois notre union et tu pourras retourner d'où tu viens. Sinon tu erreras à tout jamais dans ce royaume de jaspe et de granite.»

Pour la première fois, la pulsion se joignit à la raison. Toute une nuit, je savourais ma Rose éternelle, blotti dans ses bras blancs et sa motte brune. Je savais que ma jouissance signerait la fin de mon grand amour. Cependant, je ne pouvais me résoudre à poursuivre cette errance interminable. Un instant, je compris le fardeau des ombres et des exilés.

Or, cette souffrance ne fut pas vaine, puisque j'eus l'immense privilège, dans mes deux vies, d'avoir conquis deux souveraines pour le prix d'une. Et je crois qu'aucun autre mortel ne peut se vanter d'une telle victoire. Dans un dernier soupir, je déversai mon Plaisir en elle. C'était la fin.

À mon réveil, Rose n'était plus à mes côtés. Comme pour revenir à la matérialité de ce monde, je criais son nom, en vain. Je parvins simplement à interpellier nos guides qui nous recherchaient depuis plusieurs heures. Nous arpentions les galeries, armés de torches. Et je n'avais plus qu'un seul but : celui de pénétrer la chambre funéraire de la princesse. Je soupçonnais que le corps de Rose pût reposer à l'intérieur du sarcophage. Arrivés au lieu-dit, j'eus grande peine à convaincre les égyptiens d'ouvrir le tombeau. Néanmoins, mes plaintes et mes gémissements auraient pu convaincre Anubis lui-même !

Peut-être allais-je enfin dévoiler la vérité au grand jour ? À l'aide de pelles et de pioches, nous parvînmes à déterrer les multiples boîtes qui servaient de cercueil. Nous les ouvriions une à une jusqu'à entrevoir la momie. Il ne s'agissait pas d'un corps décédé récemment, mais d'un squelette assez bien conservé avec des yeux en obsidienne et en pierre blanche. Aucun indice ne m'aiguillait sur sa véritable identité. S'agissait-il de Rose ou bien de celle qui régnait au Nouvel Empire ? Dans tous les cas, nous rapatriions ce magnifique chef-d'œuvre en France afin de l'étudier de fond en comble. Pour tout vous avouer, je suis sans doute le premier des Français à abriter la Mort dans son hôtel. Je n'allais tout de même pas l'offrir à nos musées, moi qui avais connu tant d'infortunes pour l'obtenir ! Elle gît alors parmi ses amulettes et ses parchemins maudits, dans un cabinet situé à proximité de la chambre nuptiale ; celle où Rose et moi devions consommer notre mariage. Quelquefois, certains curieux viennent lui rendre visite et s'étonnent de cet étrange parfum qui émane du corps millénaire.

Je suis comblé que Rose soit à la fois à Paris et en Égypte, car il s'agit de ses deux mondes. Hélas, personne ne veut croire en mon histoire. Peut-être que vous, si ? N'importe qui me soutient qu'elle a mystérieusement disparu dans les galeries ou bien que le parfum l'a asphyxiée. Quant à moi, je pense qu'il l'a fait renaître ailleurs.

Je songe que Rose prend son bain en songeant à Hector pour l'éternité. Car l'Éternel est pour nous, chrétiens comme Anciens Égyptiens, l'énigme ultime et ce pour quoi nous vivons.

Adieu, mon Général.

Adolphine von Traum

SOUMISSION

Cependant que je me dérobe aux souvenirs,
Comtesse des fleurs, transfuse dans cette nuit
Quelque inspiration que ta présence a fuie.
Sanguins pétales dirigés vers l'avenir,

Je regrette, oh je regrette de te cueillir !
Tout ce que je regarde, où que je voie, Cher Cœur,
Qu'importe ! Cieux nuageux ou bien champs de fleurs ;
Tout me rappelle, tout m'ordonne de t'écrire.

Ainsi j'attrape de quoi immortaliser
Ta fragrance : enivrante et diffuse fraîcheur
Toutes ces pointes de cèdre et de roseaie
Qui évoque, et à aucun égal, ma ferveur.

Benjamin Beckerich

NATSU NO BARA

Doux parfum des roses,
Après-midi au solstice
La main sur sa cuisse.

Bara Kaori
Amai geshi no gogo
Nagai aibu.

Thomas.B

夏
の
バ
ラ

バ
ラ
香
り

甘
い
夏
至
の
午
後

長
い
愛
撫

GLOIRE À UMA

Statue de pierre jonchée de fleurs,
Des cheveux de jasmin cascaded sur ses seins.
Lianes profuses parsèment son corps,
Pour enserrer sa chair, la soumettre à la flore.
Sourire aux lèvres, mains sur le cœur
Le bouton d'une rose éclipse sa pudeur.

Partout l'on raconte,
Que l'amour éternel serait telles ces fleurs,
La caresse élégante, paradis de douceur.
Partout l'on nous conte,
Que les roses sont rouges et l'amour un mariage :
Arôme séduisant, délectable substance,
De quoi être inhibé jusqu'au dernier des sens.

... N'avez-vous pas honte ?
L'amour est éphémère, à l'instar de ces fleurs
Sur ses ronces de chair, on s'empale et on meurt,
L'amour qui nous dompte ;
Si les roses sont rouges, cet amour est sauvage :
Un brasier de passion, sa saveur un poison, alors
Pénétrez cette danse ! Transpirez de jouissance !

Statue de pierre jonchée de fleurs,
Tes cheveux de jasmin cascaded sur tes seins.
Lianes profuses parsèment ton corps,
Pour enserrer ta chair, te soumettre à la flore.
Sourire aux lèvres, mains sur le cœur
Le bouton d'une rose éclipse ta pudeur.

Déesse païenne, je sens ton bras qui me retient,
Je suis soumis à tes suçons, à tes desseins, à mon déclin...
Statue polie, je sens ta main me caresser,
Former des ronds, des va-et-vient, pour me dresser.
Et lorsqu'enfin, je me saisis de mon courage,
Tire ton jasmin, saisis tes lianes : courbe ton corps,
Cueilli dès lors, temple aux murs d'or, je te déflore.
Cet amour fou qui nous embrase et nous consume,
Tes lèvres douces, je les embrasse et les consomme,
Vénus habile, tes doigts se crispent et me strangulent,
Je sens tes hanches, tes doigts de fée, ta langue d'argent,
Je m'abandonne à tes bons soins et je bascule,
Quand tu me suis dans cet abysse enivrant.

Je me noie dans l'eau noire, océan déchaîné
Mais quand somme toute je reprends conscience,
La cruauté du sort ! Dans ton temple ruiné,
Ta silhouette fêlée a perdu sa prestance,
Et lorsque éperdu je viens te vénérer,
Il résonne en tes murs un sinistre silence.

Noble Déesse, entends ma prière :
Ta beauté me retient, mon cœur fou t'appartient.
Et lorsque tous tes pétales se faneront,
Et que tes épines faibles s'effondreront,
Et lorsque toutes tes couleurs se terniront,
Et que tes fragiles feuilles s'envoleront,
Et qu'il ne restera de toi plus qu'un simple bourgeon,

J'attendrai ton retour, au Printemps des Amours.

Thibaut Levy Gelin

*Les éditions Verlaine et l'atelier Odorama remercient
chaleureusement les auteurs qui ont contribué à cet
ouvrage. Nous remercions également les parfumeurs
d'Interpret Lab qui nous ont partagé leur vision
de la rose, fleur de contrastes.*

Achevé d'imprimer à St-Germain-en-Laye
par Galaxy Imprimeur en septembre 2024
Dépôt légal : septembre 2024
Conception graphique : Alice Vandromme

ISBN : 978-2-958-85863-6

Les éditions Verlaine et l'atelier Odorama, cercle littéraire autour du parfum, se sont associés afin de proposer un recueil collectif mettant à l'honneur la rose. Les thèmes chers à nos identités y prennent place, à commencer par l'érotisme, le macabre et le symbolisme. Chaque texte, écrit indépendamment de l'autre, se répond de façon poétique et sensuelle, comme pour célébrer l'intemporalité de la Reine des fleurs.

En collaboration avec

ATELIER
ODORAMA



Exemplaire gratuit